

**LA SUCRERIE
LAURENTIENNE**

Exîle

Alexia PECRESSE-PEDANDOLA

Échanson, l'oracle invisible

m'a dévoilé d'heureux présages :

Prends patience avec ta douleur !

Ce sont de souverains breuvages

que je t'envoie.

Ghazal 91, Le Divân, Hâfez

Prologue

À l'aéroport de Téhéran, un des agents de la police des frontières trouvait la journée particulièrement longue. Encore deux heures et il pourrait rentrer chez lui où il ne ferait strictement rien. Ce travail l'ennuyait mortellement mais il fallait bien gagner son pain. Les yeux mi-clos, il étouffa un bâillement avant de voir arriver une jeune fille d'une beauté époustouflante. Il leva la tête pour mieux la contempler. De grands yeux bleus ourlés de cils fournis, des lèvres charnues et rondes, des pommettes légèrement saillantes, un nez droit, un peu long. Son visage était entouré d'un voile sombre qui laissait s'échapper des mèches blondes. Elle était tout de noir vêtue, ce qui mettait en valeur son teint pâle. De quelle origine pouvait-elle être ? Danoise, suédoise ou encore norvégienne ? Il était sorti de la torpeur dans laquelle l'automatisme de ses gestes, prendre et rendre des passeports, le plongeait. Elle était belle à mourir. Quand le regard de l'inconnue qui lui présenta un passeport suédois croisa le sien, un trouble s'empara du jeune homme ; elle affichait un air glacial contrastant avec sa jeunesse. Elle n'était pas une nymphe mais une wili¹, une morte damnée. Elle le salua en lui tendant ses documents, son visage restait austère. Une statue vivante, pensa l'agent, une statue éveillée à la vie mais dépourvue d'âme. Un polaroïd tomba de son passeport quand l'agent le lui rendit. Il reconnut le portrait d'Esfandiar

¹ Créatures de la mythologie slave, les wilis sont l'équivalent des nymphes grecques.

A., le célèbre réalisateur iranien. La jeune suédoise devait le connaître personnellement puisqu'elle possédait ce cliché. Il se demanda quelle était la nature de leur relation. Peut-être venait-elle le rejoindre ? Elle se saisit vivement de la photo et avança vers la sortie.

Nadja, née en Suède, avait bénéficié d'une enfance enchantée, offerte par des parents aimants mais très occupés : sa mère dirigeait une chaîne de boutiques de luxe et son père était un avocat renommé. Elle était la dernière d'une fratrie de trois enfants. Nadja essayait de plaire à ses parents, ayant choisi le plongeon, marotte de son père et le football, passion de sa mère. Pour les satisfaire encore plus, elle obtenait les meilleures notes à l'école. Dès l'âge de six ans, elle déclara vouloir devenir avocate comme son père et se prit de passion pour le droit tout en excellant dans les pratiques sportives. Après de brillantes études en Suède et aux États-Unis, elle s'apprêtait à devenir avocate dans un des plus grands cabinets de Stockholm. Elle venait de fêter ses vingt-cinq ans en compagnie de sa famille ; ses parents avaient organisé de grandes festivités pour l'anniversaire de leur fille, jeune diplômée et future avocate brillante, ils n'en doutaient pas. Rien n'avait été trop beau pour ces célébrations de deux jours : chapiteau immense, traiteurs de choix, guirlandes fleuries et colorées. On avait invité toute la famille, grands-parents, cousins, tantes, oncles et amis. Nadja accueillait ses convives avec un sourire de madone. Un avenir prestigieux s'ouvrait à elle. La semaine suivante, elle fit ses bagages ; elle partait en vacances, avait-elle

annoncé, avant d'entrer dans le monde du travail. Elle n'en dit pas plus. Ses parents qui la considéraient comme une enfant modèle ne lui posèrent pas de questions. Leur fille adorée avait sans doute choisi la meilleure destination possible. Elle faisait tout bien, un véritable bijou que cette enfant ! La mère caressa les cheveux soyeux de sa fille et regarda avec tendresse la charmante jeune femme qu'elle était devenue. Son père devait la conduire à l'aéroport. Nadja embrassa ses proches. Sa mère fit un signe de la main quand la voiture disparut au bout de la rue. Elle se sentit alors si vide qu'elle chancela.

La mère de Nadja contempla avec nostalgie la chambre délaissée de sa fille après son départ : le lit à baldaquin de jeune fille, les bibelots provenant de ses voyages, le fauteuil en velours bleu sur lequel trônaient des vêtements, la garde-robe remplie de tenues de grands créateurs, les diplômes encadrés et les photos de ses exploits sportifs. Elle s'assit sur son lit et plongea dans la mélancolie, elle fixa sans les voir les murs couverts d'affiches de films d'un seul réalisateur, Esfandiar A. ; son portrait était encadré au-dessus de la commode. Il avait remplacé les champions olympiques et les footballeurs. La jeune fille en était une fervente admiratrice. Sa mère ignorait tout des débuts de cette passion qui avait commencé quand elle avait seize ans.

Un soir, Nadja s'ennuyait (fait rare, elle avait toujours mille occupations) ; elle alluma la télé et tomba par hasard sur un film iranien. Ce film, réalisé par Esfandiar A., la chamboula. Cette œuvre

racontait l'histoire d'un homme qui se fait justice lui-même après que sa jeune fille ait été abusée par un ancien ami à lui. Le film montrait la violence d'une manière subtile, par suggestion. Cela bouleversa Nadja, ensorcelée par la morale du film : justifier la violence. Dans ce film, le réalisateur avait trouvé un motif irréfutable : le personnage qui subit les sévices a commis l'irréparable en trompant la confiance de son ami et de sa fille. Il a mérité sa peine. Nadja, future avocate, réfléchit longuement à cette idée de justice privée. Esfandiar A. prônait une véritable hérésie pour tout juriste qui se respecte. Mais après cette soirée, Nadja remit en cause ses principes et ses idéaux. Elle commença à s'intéresser à Esfandiar A., l'idéalisa et le porta aux nues.

A vingt-et-un ans, Nadja rencontra son idole. Un soir de novembre, elle se rendit à un festival de cinéma oriental où elle vit le célèbre réalisateur iranien, Esfandiar A.. Il était à quelques mètres d'elle, elle entendait quelqu'un chuchoter : « Lui, c'est un génie ! Il s'appelle Esfandiar A., il est iranien, c'est la première fois qu'il vient en Suède ! ». Nadja fut prise de bouffées de chaleur et manqua de s'évanouir, elle venait de tomber violemment amoureuse. Elle n'osa pas l'approcher, resta à quelques mètres de lui, le dévorant des yeux. Cet homme banal la séduisait. La fulgurance de cette attraction la laissa pantoise. Cet homme si peu attrayant mais auteur de films qui la bouleversaient ! Reprenant du courage, elle essaya d'attirer son attention, minaudant et se pavanant. Sa beauté renversante ne passait

pas inaperçue. Elle ondulait dans la salle, robe bustier galbant son corps, maquillage raffiné, cheveux somptueux. Les hommes et les femmes la dévoraient des yeux. Esfandiar A. n'eut aucun regard pour celle qui faisait chavirer tous les cœurs. La jeune fille, mêlée, entre coup de foudre et dépit, demeura pétrifiée. Le réalisateur quitta tôt la soirée et elle n'eut pas le temps de l'aborder.

Nadja vit et revit les films d'Esfandiar A. et voulut faire des études de cinéma après avoir obtenu sa maîtrise de droit. Le droit était dans son ADN mais la réalisation était sa nouvelle passion. Etait-ce pour plaire à son idole ou par réelle inclination ? Elle ne le savait pas, amalgamant amour d'un homme et passion d'un art. Elle chercha à intégrer une prestigieuse école de cinéma mais sa candidature fut refusée. Le jury estima que son parcours scolaire exemplaire ne suffisait pas, il manquait à la jeune fille un brin de créativité. Il lui avait suggéré de persévérer et de retenter sa chance plus tard, lorsqu'elle aurait acquis de l'expérience. Pour le moment, elle possédait la forme mais pas le fond en quelque sorte. Elle ne parla jamais à ses parents de sa tentative de changer de voie. Ils n'auraient pas approuvé cette tocade. Après cet échec, elle partit continuer ses études de droit aux Etats-Unis. Esfandiar A. l'obsédait de plus en plus et elle avait cherché à le revoir, sans succès. Elle savait tout de lui, son enfance, son parcours, ses sources d'inspiration, à quel endroit il vivait... Elle avait étudié la langue maternelle de son idole. Elle se rendit même en Iran pour aller sur ses

traces. Son amour dépassait les bornes et elle lui écrivait dès qu'elle le pouvait ; elle avait déniché l'adresse de son agent. Comment ne pourrait-il pas partager ce brûlant sentiment ? Elle l'exprimait avec audace et sans retenue, éperdue de désir. Elle lui décrivait par le menu les délicieuses caresses qu'elle lui prodiguerait, dessinant des positions sexuelles, lui parlant de son besoin d'être violentée par lui. A la fin de ses missives enflammées, elle lui confiait ses idées de films. Elle songeait à mêler son expérience de juriste à sa carrière de cinéaste. Le droit ferait partie de son écriture. Restait à trouver de quelle manière ! Ses nombreuses lettres demeurèrent sans réponse.

Nadja réfléchissait à son premier film. Elle n'avait pas le début d'une idée. Aux États-Unis, elle se sentait en exil. Elle n'aimait pas son pays d'accueil. Elle avait hâte d'obtenir son diplôme et de retourner en Europe. Obnubilée par sa nouvelle passion, elle se désintéressait de ses études. Elle bâclait son travail à la fac, obtenant des résultats médiocres. Elle ne savait plus si elle appréciait toujours ses anciennes amours : droit, natation et football. Tout cela plaisait à ses parents, mais à elle ? Elle avait enfin sa lubie à elle ! Et si ses parents connaissaient son enthousiasme pour Esfandiar A., ils ne savaient pas qu'elle souhaitait marcher dans ses pas. Nadja gardait cela secret, ça ne leur aurait pas plu. Elle errait souvent dans la petite ville étudiante, marchant des heures pour noyer sa tristesse. Elle allait le long de la côte et scrutait l'horizon. Elle enviait les passagers des bateaux qu'elle

apercevait, se disait qu'ils avaient tout le loisir de rentrer en Europe si cela leur chantait. Ils n'étaient pas astreints à demeurer sur une terre ferme, hostile et lointaine. Elle écrivait presque chaque semaine à Esfandiar A., espérant qu'il lui réponde. Elle imaginait leur première rencontre : au lit, réalisant ses fantasmes les plus enfouis pour le remercier d'avoir donné un sens à son existence. Il pourrait l'attacher, la menotter, la battre s'il le souhaitait. Oui qu'il la batte, elle aurait adoré cela. La violence justifiée par l'amour. La violence pour une bonne raison. Une centaine de lettres furent envoyées, restées lettres mortes. Peu de temps après elle vit le dernier film d'Esfandiar A., « Un pied dans le lac ». Ce film la bouleversa plus que les précédents, elle tomba en pamoison. Une apogée de l'idée de justice privée. Une justice privée pure et lisse. Ce film qui justifiait la violence par une excellente raison lui inspira la plus fantasque des idées. Nul doute qu'après cela, elle deviendrait une réalisatrice connue. Et unique en son genre...

Nadja termina ses études et rentra en Europe. Elle fut engagée dans un grand cabinet à Stockholm. L'entretien au cours duquel elle joua la comédie de l'excellente juriste avait porté ses fruits. Ses parents avaient organisé une fête en son honneur. Le père avait pleuré, ému : « Ma petite fille est devenu comme moi... ». Il ignorait qu'elle ne ferait jamais ce travail. Elle avait fait semblant, pour faire plaisir à ses parents, jusqu'au bout. Bientôt, elle ne pourrait plus se cacher, ils apprendraient la vérité. Un projet se bâtissait dans sa tête malade :

l'idée inspirée du film « Un pied dans le lac », géniale, machiavélique. Le réalisateur l'avait rejetée, une première fois au festival, puis en ne répondant pas à ses lettres ; cela avait nourri son idée. Face au portrait d'Esfandiar A. elle prit sa décision. Elle deviendrait réalisatrice, réaliserait son rêve. Mais une réalisatrice d'un autre genre, une réalisatrice de réalité et non de cinéma. La mise en scène et le scénario furent écrits en un temps record, mêlant droit et cinéma. Après les réjouissances familiales Nadja avait pris l'avion vers l'Iran, résolue et sûre d'elle. Chaque élément de son plan était parfait. Tout était prévu au détail près. Cela prendrait du temps mais la patience est nécessaire pour obtenir de grandes choses. Et Nadja était déterminée à réussir ce qu'elle appelait la mission de sa vie, ce pour quoi elle était sur terre. Elle vivait pour cela, elle était cela. Elle réaliserait son rêve, celui qui compenserait la déception, le refus de l'école de cinéma, la carrière avortée, le mépris d'Esfandiar, l'injustice globale. Elle montrerait à tous de quoi elle était capable, seule. Elle n'avait aucune idée originale, pas l'âme créatrice ? C'est ce qu'on allait voir. C'est ce que le monde entier allait voir. Elle souleverait des montagnes pour devenir la réalisatrice très spéciale qu'elle se figurait être. Désormais, rien n'était impossible. Elle réaliserait les desseins les plus inimaginables. Elle se dirigea vers la sortie de l'aéroport pour prendre un taxi.

Chapitre 1

Esfandiar tirait sa valise à roulettes avec difficulté, si lourde que prête à s'éventrer. Il avait hâte d'être dans sa chambre pour y faire une sieste méritée. Il avait pris le train dès potron-minet à Toronto et huit harassantes heures plus tard il était enfin arrivé à destination : Montréal, où il passerait les deux mois suivants à monter son prochain film. Il était l'un des heureux élus qui prenaient leurs quartiers d'été à la Sucrerie Laurentienne, résidence d'artistes de renommée internationale créée à l'initiative de la ville de Montréal et de différents mécènes. Esfandiar venait de passer les trois derniers mois dans différentes villes des États-Unis et du Canada afin de rencontrer des iraniens immigrés. Il avait peu voyagé en dehors de l'Iran et de l'Italie ; il avait présenté ses films dans des festivals de différents pays européens où il était passé en coup de vent. De ces courts passages à l'étranger, il avait ressenti le besoin de poursuivre ses voyages, d'explorer d'autres contrées, des cultures en tout point différentes de la sienne. C'était le motif de l'écriture de son prochain film qui traiterait de la diaspora iranienne en Amérique du nord. Pour la première fois, il

avait passé plusieurs mois hors de l'Iran. Si les États-Unis l'avaient laissé indifférent, il était tombé amoureux du Canada.

Ayant le désir de s'imprégner du pays qu'il quitterait dans deux mois, il avait décidé de prendre le métro, lieu sociologique évident. Cela s'avéra une mauvaise idée : il dut grimper et descendre les escaliers avec sa valise pesante, déplorant l'absence d'escalators. De plus, la station de métro était éloignée de la Sucrerie Laurentienne et il ne comprenait rien au système de bus ; il avait du mal à repérer les arrêts. Il en fut quitte pour traîner son bagage pendant une trentaine de minutes, haletant et transpirant à grosses gouttes. Il faisait une chaleur insoutenable en ce radieux dimanche de juin. Plus de souffle ! Il devait songer à se mettre au sport. À trente-sept ans à peine, il avait l'impression, depuis qu'il parcourait l'Amérique, d'être beaucoup plus âgé, physiquement et moralement, surtout avec des personnes plus vieilles que lui. Depuis le commencement de son périple, il se sentait un paradoxe de vieillesse, de sagesse et d'adolescence. Cet état d'esprit se refléterait dans son prochain film : un film-documentaire à la manière d'Alexandre Sokourov² qu'il avait rencontré lors d'un festival

² Alexandre Sokourov est un réalisateur russe.

en France. Les deux hommes avaient sympathisé. Ce film serait destiné à informer tout en étant divertissant. Il savait déjà quelle forme prendrait cette œuvre unique en son genre. Il avait du pain sur la planche car après avoir filmé lui-même les séquences de la partie documentaire caméra en main, il s'appropriait à procéder au montage et au mixage ; habituellement épaulé par une équipe technique chevronnée, il avait fait le choix de tout faire par lui-même. Il devait également choisir la bande-son et écrire le scénario de la partie fictive du documentaire dont il avait les ébauches dans la tête.

La veille de Norouz³, il avait fait un rêve étrange : vêtu d'une toge blanche, il se trouvait sur la rive d'un lac immense. Derrière lui était une sombre forêt semblable à celle d'un conte, un endroit peuplé de créatures fantastiques et parfois maléfiques. Aucun bruit n'en émanait mais ce calme apparent ne présageait rien de bon. Esfandiar contemplait une île sur le lac, en tout point semblable à celle du tableau de Böcklin, l'Île des morts. Esfandiar la trouvait attirante, elle n'évoquait pas la mort mais plutôt un paradis isolé. Auréolée de nuages roses se reflétant à la surface de l'eau, elle avait des allures de lieu céleste. La surface des eaux

³ « Norouz » est le nouvel an persan. Symbole de renouveau, cette fête a lieu au début du printemps.

fut troublée par un scooter des mers conduit par une huppe de taille humaine ; elle se dirigea vers Esfandiar et lui intima de monter. Le scooter fila vers l'Île des morts. L'engin s'immobilisa et Esfandiar en descendit pour aller sur l'île. La huppe lui dit en persan :

- Là où tout se finit, tout commence.

Elle repartit aussitôt, laissant Esfandiar réfléchir à cette phrase sibylline. Quand il s'éveilla, il tenta d'interpréter ce songe. Depuis sa plus tendre enfance, il faisait des rêves prémonitoires qu'il avait appris à analyser. Ce rêve lui avait révélé que cette année ne serait pas ordinaire ; elle serait dramatique tout autant que charnière.

Le chauffeur de taxi venait de prendre une jeune femme à l'aéroport de Montréal.

- C'est votre première fois ici ? demanda-t-il à sa cliente, car il la voyait regarder avec curiosité par la fenêtre.

- Oui ! La toute première ! répondit avec un accent indéfinissable l'étrangère.

- Cela vous plaît ? continua l'homme.

- Je suis ici depuis vingt minutes, je dois avouer que tout me semble neuf, tout est si différent de l'Europe !

Elle avait aperçu les immenses tours, caractéristiques des villes américaines, les bâtiments d'influence anglaise, et enfin, le pont gigantesque. Les panneaux de signalisation lui étaient aussi étrangers, ainsi que les véhicules, camions monstrueux aux nez disproportionnés, voitures aux coffres béants et géants, 4x4 colossaux. Olga salua le chauffeur et quitta le taxi qui venait de la déposer devant la résidence d'artistes, ancienne tonnellerie appartenant autrefois à une sucrerie, située près du fleuve Saint Laurent. Ce sobre bâtiment de brique, datant de la fin du dix-neuvième siècle, était doté de grandes baies vitrées et du tout-confort que peut désirer un artiste en pleine création : chambres douillettes, bureaux fonctionnels, bibliothèque garnie, salle de repos lénifiante, bains bouillonnants, toit-terrasse-solarium, jardin à l'anglaise... Un écrin de verdure : des arbres fruitiers et des fleurs immenses qui donnaient à ce lieu hors du commun un charme agreste. A côté du bâtiment principal s'élevait une cheminée haute de vingt mètres, vestige de l'ancienne fonction du lieu. Olga, contemplative, fut tirée de ses pensées par un bruit étrange : un râle désespéré qui la fit se retourner. Elle vit un homme d'allure

pataude, cheveux noirs de jais, peau mate et iris or rose. Sur son regard mélancolique, ses sourcils se rapprochaient. Courbe, il semblait accablé par la chaleur. Il était vêtu chaudement, pantalon de velours et chemise en flanelle. Quand leurs yeux se croisèrent, il se redressa, troublé. La jeune femme aux cheveux châtain clair et aux yeux verts lui semblait une apparition mystique ; il pensa un instant à la huppe de son rêve. C'est alors que sa valise rendit l'âme, déversant son contenu sur le trottoir. La fille se précipita pour l'aider. Ils ramassèrent les vêtements sombres et les effets du réalisateur, gêné. La jeune femme, timide, murmura en français « enchantée de faire votre connaissance, j'aime beaucoup vos films ! ». L'homme parut ne pas comprendre, elle s'essaya en anglais. Il la remercia avec un fort accent.

- Je m'appelle Olga, je suis prof^e et écrivaine à mes heures perdues. précisa-t-elle.

Esfandiar la jugea bien jeune pour être enseignante, elle devait être brillante, il n'osa pas lui demander son âge.

Ils entrèrent dans le jardin de la résidence où ils furent accueillis par un homme rondouillard, à l'air bonhomme. Auguste, la quarantaine, était le cuisinier de la résidence, un français vivant à Montréal depuis quelques

années. Ce chef étoilé et père de famille avait été engagé pour concocter aux artistes affamés par leurs tâches créatives, des repas tout aussi créatifs. Auguste conduisit les nouveaux venus dans leurs chambres respectives.

Esfandiar s'éveilla en sursaut. Il avait fait un cauchemar peuplé d'oiseaux blancs en furie et d'un grand rapace noir menaçant qui semait le trouble parmi eux ; il les pourchassait avec un regard mauvais. Le cœur battant, il se leva et constata qu'il était tard, le somme s'était prolongé. Les siestes ne lui réussissaient pas : non seulement il en résultait de mauvais rêves, mais le réalisateur se réveillait bougon. Il descendit et retrouva les autres artistes dans le jardin pour l'apéritif de bienvenue. Assommé d'avoir trop dormi et stressé par son rêve, il semblait encore plus triste que d'habitude.

Parmi les nouveaux venus, Stanislav, écrivain russe de renom, arrivait de Saint Pétersbourg. A quarante ans, il était mondialement connu pour ses romans sur son pays, mélanges de finesse et de subtilité. Sa femme Apollonia et son fils Nicolaï passaient leurs vacances à Montréal car la famille avait pour règle de ne jamais se séparer longtemps. Il était venu à la résidence avec Léandre, jeune acteur français.

Ensemble, ils adapteraient un roman d'Alexeï Oline⁴ en pièce de théâtre.

Stanislav possédait une nature optimiste et aimait la compagnie de ses semblables. Assis face à Esfandiar, il représentait son exact contraste. Le russe, d'azur habillé, affichait un sourire amène. Son visage clair aux pommettes saillantes et aux yeux bleus légèrement bridés, était allongé et fin, entouré de cheveux blonds. Esfandiar invariablement vêtu de couleurs fossoyeur, incarnait l'abattement, son visage coiffé de noir. Quand il prenait un air grave, quasi en permanence, ses abondants sourcils n'en formaient plus qu'un.

Un italien surgit au beau milieu de l'apéritif : Giambattista, un peintre ultra célèbre milanais.

Vers dix-neuf heures, on se mit à table dans le jardin. Auguste s'était surpassé : feuilletés au fromage de chèvre, truites arc-en-ciel accompagnées de purée de carottes aux fines herbes, frites de patates douces et sauce à l'érable (pour mettre tout le monde dans le bain), salade de fruits rouges au cognac et café. Auguste satisfait de l'air ravi des convives soupira de contentement.

⁴ Écrivain russe.

Instinctivement, Esfandiar avait pris place au côté d'Olga ; première personne qu'il avait rencontrée, elle était une figure rassurante. Muet, il considérait avec attention son verre de bordeaux ; il se sentait perdu au milieu de ces inconnus. Par ailleurs, il songeait à son œuvre, qu'il chérissait comme un divin enfant. Lui qui s'était entièrement consacré à sa carrière, qui n'avait presque vécu que pour elle. Il avait obtenu la reconnaissance de ses pairs et du public. Dans son pays ainsi qu'à l'étranger, il avait été maintes fois récompensé. Il arrivait à manier différents thèmes avec sagacité et s'accommodait de la difficulté à créer en Iran. Procédant avec habileté, il avait dû faire preuve de prudence et n'avait jamais dépassé les limites strictes imposées par le gouvernement. Cela prenait une énergie hors du commun, laissant peu de place au reste. Ces dernières années, il avait délaissé tout ce qui ne concernait pas son travail. Concentré et ascète, il était religieusement voué à la profession de cinéaste ; l'homme n'existait que par ce statut. Il mangeait, buvait et respirait uniquement pour pouvoir réaliser. Quand il partait en Italie, où sa famille possédait une villa en Lombardie, il se détendait peu, gardant perpétuellement un œil sur le sacro-saint travail. Mais au Canada, malgré son projet de documentaire, il découvrait la liberté et la vie sans le cinéma, la vie profane et douce. Il fut tiré de ses rêveries

par une conversation en italien, langue dont il avait des rudiments, entre Olga et Giambattista, celle-ci expliquant au peintre son parcours :

- Je viens d'une famille de vigneronns en Moldavie. J'ai passé toute mon enfance et ma jeunesse à Chisinau, la capitale. J'ai commencé à écrire vers six ans. A l'université j'ai publié un recueil de poésie. Après j'ai écrit des nouvelles, un roman... Aujourd'hui j'écris principalement en français et en roumain, parfois en russe. J'ai été invitée ici en tant que jeune espoir...

Giambattista lui demanda si elle avait toujours vécu en Moldavie.

- Non, dit-elle, maintenant j'habite à Bucarest mais j'ai étudié en France et en Italie où j'ai vécu quelque temps.

Le peintre l'interrogea sur son projet.

- Je vais écrire un roman en vers sur la guerre civile de Moldavie de 1992⁵. J'avais alors huit ans, mais cela est resté gravé dans ma mémoire... J'ai besoin d'écrire sur ce

⁵ La guerre de Transnistrie ou guerre civile de Moldavie, est un conflit armé ayant opposé en 1992 l'armée transnistrienne (soutenue par la Russie) aux forces armées moldaves sur les rives du fleuve Dniestr, aux abords des villes de Bender/Tighina et Dubăsari.

sujet. C'est comme un exutoire, une manière d'atteindre l'ataraxie ! répondit-elle en triturant sa serviette.

Esfandiar remarqua que la jeune femme rougissait, intimidée. Son statut d'« inconnue » expliquait peut-être ses couleurs. Face à ces sommités de l'art, la jeune femme était confuse. Mais, sa manière de s'exprimer, ses gestes posés et son regard sérieux n'étaient pas ceux d'une personne d'une vingtaine d'années comme il l'avait présumé. Le réalisateur se surprit à penser qu'il pourrait impressionner la jeune femme en parlant italien.

Giambattista, charismatique et charmeur, était observé avec attention par Léandre : il ne comprenait pas que les femmes (Olga et deux jeunes femmes qui travaillaient pour la ville de Montréal venues les accueillir et leur présenter la résidence) soient insensibles à ses attraits, il semblait transparent à leurs yeux. Il avait pourtant rarement vu un homme aussi beau, grand, bien vêtu, tout à la fois raffiné et chic, au physique de sculpture de Michel-Ange. Le peintre habillé d'un costume trois-pièces bleu pâle toisait ses compagnons avec superbe. Giambattista avait amené son chat Cocola (câlin) bien mal nommé tant il était agressif, il s'attaquait à quiconque l'approchait, montrant crocs et griffes. Seul son maître pouvait le toucher. Il s'agissait d'un

persan blanc à la gueule écrasée. On aurait dit qu'il s'était pris un train grande vitesse dans la gueule. Quand il s'énervait, il plissait ses yeux globuleux et tout son faciès devenait risible. Léandre dit par la suite à Auguste que ce chat était « con comme un verre à dent » et « Verre à dent » devint son sobriquet entre francophones.

Léandre, jeune homme romantique comme Werther⁶, parlait essentiellement de ses sentiments et de son amoureuse en dehors de son travail. Il l'avait rencontrée quelques mois auparavant et leur histoire était sa raison de vivre. La femme de ses pensées était cependant mariée. Selon Léandre, c'était une question de temps, la femme aimée quitterait son mari pour ses beaux yeux. Le jeune homme, acteur connu en France, jouait dans des films et au théâtre. Châtain aux yeux noisettes, élégamment apprêté, avec pantalons chino, polo et mocassins, on le qualifia tour à tour d'arcachonnais, d'étudiant à Harvard et de « joli petit preppy ». On s'aperçut vite que ses habitudes alimentaires frôlaient l'orthorexie. Il chipotait car tel ou tel légume n'était pas « bio », il s'enquêrait systématiquement de la provenance de la viande utilisée par Auguste, il exigeait que l'on utilisât une farine non blanchie, etc.... Auguste fit preuve d'une patience exemplaire quand

⁶ Werther, le héros Goethien.

d'autres l'auraient envoyé promener. Les artistes découvrirent avec des yeux d'enfants les gâteries à la teneur de cent-vingt % en sucre du dépanneur⁷ d'à côté, pour calmer les fringales de onze heures ; sucreries fluo et pétillantes, barres chocolatées aux goûts divers et variées, biscuits aux glaçages surnaturels... Léandre refusait poliment d'y toucher quand on lui en proposait. « Une hérésie ! » pensait-il.

Auguste regardait avec enchantement ce petit monde animé qui ne souffrait ni du décalage horaire ni du changement de climat. On aurait dit qu'ils avaient passé toute leur vie ici. Et ils étaient si beaux ! Le statuesque Giambattista, la très jolie Olga, l'élégant Léandre... Seul l'iranien ne semblait pas dans son assiette. Auguste lui proposa des chocolats au sirop d'érable (Auguste aimait beaucoup le sirop d'érable). Esfandiar posa son regard maussade sur lui et le remercia. Il dégusta le chocolat et son visage s'éclaira d'une lueur de plaisir. Au cours de ce voyage, il goûtait à des nouveaux mets, des plats exotiques, il découvrait des gastronomies inconnues. Esfandiar regarda Auguste, hochant la tête pour exprimer sa satisfaction. Auguste dans un anglais teinté d'un accent français très marqué, exprima son amour pour le miel québécois ; il

⁷ Petit commerce de proximité ouvert tard le soir.

essayait toutes sortes de nouvelles recettes avec le nectar ambré comme il l'appelait.

- Tu vas voir Esfandiar, toi aussi tu vas tomber en amour avec le sirop d'érable ! Personne ne peut résister. Si je quitte le Canada, j'en emmène des caisses avec moi !

Les artistes, au nombre de cinq, attendaient de nouveaux venus dans les prochains jours.

Permettons-nous une digression pour rendre hommage à Montréal, station balnéaire ! L'été montréalais est étourdissant, on ne sait où donner de la tête : festivals de toutes sortes, concours de feux d'artifice, expositions diverses, fêtes en plein air, concerts variés... La première semaine se déroula sous les meilleurs auspices. Quand ils ne travaillaient pas, les artistes apprenaient à connaître leurs colocataires dans un cadre festif. « Montréal est une fête ! » avait dit Auguste aux artistes. Il avait dressé un calendrier détaillé de chaque événement, facilitant ainsi les choix des convives. Certains artistes sortaient le soir, appréciant la vie nocturne de la ville québécoise. Les lieux propices étaient peu éloignés de la Sucrerie. On s'y rendait parfois à plusieurs, il suffisait que quelqu'un lance « Et si on allait boire un coup ? Qui m'aime me suive ! » pour que se forme une

joyeuse troupe prête à nocer. Seul Giambattista, qui disparaissait dès la fin du repas, sortait seul. Des amitiés se nouèrent, facilitées par les apéritifs sous la tonnelle et le petit vin blanc.

Esfandiar travaillait énormément et savourait les repas, ses moments de détente. Il ne sortait guère comparé aux autres. Les tentations étaient nombreuses mais il demeurait raisonnable et ne lâchait presque pas son bureau. Un mauvais pressentiment le tourmentait, le rêve de la huppe le hantait. Il se plongeait dans ses tâches pour l'oublier.

Mahmood déposa ses sacs dans la pièce principale du meublé. Il ouvrit le plus petit de ses sacs et en sortit une caméra embarquée dont il mit la batterie à charger. Il consulta un carnet sur lequel il avait pris diverses notes, puis déplia une carte de Montréal. D'accord, il était à quelques minutes de marche du lieu, vraiment à côté, cela faciliterait ses surveillances nocturnes. Entrer dans le jardin de la Sucrerie n'était pas chose aisée : le portail s'ouvrait avec une clé, la résidence était entourée d'une clôture et d'une haie de plus de trois mètres. Mais il réfléchirait à cela plus tard. Pour être au plus près de la cible durant la journée, il allait trouver un travail près de la Sucrerie, peut-être dans le salon de thé ou dans un dépanneur. Au pire, Mahmood pourrait toujours se déguiser en jardinier et faire semblant de travailler dans les parcs du coin. Trouver un

appartement avait été facile : dans ce quartier, les logements vacants ne manquaient pas. Il avait vu une pancarte sur l'immeuble en début d'après-midi et avait appelé. Le propriétaire, réticent, ne voulait pas louer à un étranger sans travail et sans garanties. Mais Mahmood avait aligné les billets et payé quatre mois de loyer. Bon, les choses s'annonçaient bien. Il ne manquait que le travail, une manière d'entrer dans la résidence et l'eau. Oui, l'eau c'était important, mais il avait déjà fait des repérages sur Internet. Il avait sa petite idée du lieu idéal. Si tout se déroulait selon ses plans, le propriétaire de l'appartement aurait gagné deux mois de loyer, Mahmood devant disparaître avant la fin du mois de juillet.

Chapitre 2

Quinze jours plus tard débarqua Tania, styliste en vogue et amie de Giambattista. Tania était d'origine italienne et érythréenne : sa mère, native d'un petit village des Dolomites, et son père, émigré en Italie pour étudier, s'étaient rencontrés à Milan. En résultait une sublime métisse aux yeux clairs. Tania portait des dirndl, robes traditionnelles des Alpes avec des imprimées de tenues africaines. Giambattista et elle, amis de longue date, collaboreraient sur un projet commun. Une première pour Giambattista qui, typiquement méditerranéen, avait l'habitude de travailler seul et à son rythme, entrecoupé de siestes et de goûters récréatifs. Mais il pouvait compter sur Tania pour coordonner leur entreprise, celle-ci étant accoutumée à diriger des équipes avec brio.

Tania arriva le soir, avant le repas. Elle s'écria :

- Giamba !! Mi sei mancato fratello mio⁸ !!

⁸ « Tu m'as manqué mon frère ! ».

Elle le serra dans ses bras et ils manifestèrent leur joie dans une cacophonie chantante. Elle se tourna vers les quatre résidents qui assistaient, cois, à la scène.

- Bonjour vous tous ! Tania, enchantée de vous connaître ! Giamba m'a beaucoup parlé de vous, on va passer de bons moments !

Elle se tourna vers Esfandiar et s'adressa à lui en anglais :

- Le petit homme sombre ! Il faut se déridier un peu mon ami, on est ici pour bûcher mais il ne faut pas oublier de sourire !

Esfandiar lui répondit en italien :

- Molto piacere⁹...

Les deux italiens parlèrent ensuite de leur projet, une collection estivale de vêtements aux imprimés reproduisant des peintures de Giambattista.

Si Giambattista avait été ravi de retrouver son acolyte, il regretta par la suite son arrivée. Le peintre prenait

⁹ Enchanté.

régulièrement le soleil sur le toit-terrasse, fractionnant son travail par des siestes. Il avait toujours procédé ainsi, peignant une heure puis se reposant, se remettant à l'œuvre puis s'arrêtant à nouveau. Il travaillait vite, cela lui laissait le temps de se reposer, se justifiait-il. Tania ne l'entendait pas de cette oreille et le morigénait : le temps consacré aux sommes ne devait pas être supérieur à celui consacré au travail. Parfois il se cachait dans le jardin mais Tania finissait par le découvrir et le gourmandait en italien et en anglais pour le plus grand plaisir des autres résidents. À la tête d'une maison de couture florissante, la jeune femme travaillait d'arrache-pied et sans compter les heures.

Esfandiar découvrait ses colocataires à table. Il les interrogeait sur ce qui les avait amenés ici. Les projets littéraires ou théâtraux en particulier l'intéressaient. Il discutait souvent avec Stanislav de son projet. Ce dernier lui expliquait qu'il adorait travailler avec Léandre. Parfois l'acteur se levait pour mimer telle ou telle scène. Stanislav éclatait de rire quand le jeune acteur exagérait son jeu, gestes grandiloquents et mimiques à l'appui. Ayant trouvé une parfaite harmonie, ils se considéraient comme des âmes sœurs d'écriture. Stanislav avait procédé à un casting pour recruter l'acteur qui mettrait en scène la pièce avec lui. Le

commanditaire de l'œuvre était un théâtre parisien de renom, la directrice de cette institution ayant eu un coup de cœur pour le roman d'Alexei Oline. Elle avait demandé au grand auteur russe Stanislav Z. de l'adapter, Alexei Oline s'étant estimé incapable d'écrire une pièce de théâtre. Stanislav, bilingue, écrivait concomitamment la pièce en français et en russe. L'œuvre serait jouée l'année suivante, à Paris et à Moscou.

Si Esfandiar appréciait Stanislav, il était plus réservé concernant Léandre qu'il trouvait maniéré et pénible avec ses manies alimentaires. Et il parlait sans cesse d'une femme. Dès qu'Esfandiar le voyait, en français, en anglais ou en italien, il n'y en avait que pour elle, leur amour, leur relation. Il se fourvoyait mais s'en rendrait compte bien assez tôt, songeait le réalisateur.

Lors des dîners, Esfandiar se lia avec Olga autour de discussions géopolitiques. Ils avaient une prédilection pour les instabilités de leurs pays respectifs. Stanislav se joignait aux conversations. La Russie, la Moldavie et l'Iran ne sont pas, comme chacun sait, des pays où les affaires publiques sont un long fleuve tranquille ! Et les conversations étaient passionnées. La femme de Stanislav était journaliste et avait appris à son mari des faits inconnus du grand nombre.

Stanislav se tenait loin des affaires politiques de son pays mais s’y intéressait. Olga et Esfandiar conversaient en italien. Quand il parlait la langue de Goldoni, exclusivement avec Olga (il se refusait de la parler avec Tania ou avec Giambattista comme s’il s’agissait d’un langage secret avec la jeune moldave), il se sentait un homme neuf, plus jeune et insouciant. Lui qui avait étudié la langue à des fins pratiques (en connaître le B.A.-BA quand il se rendait dans la villa lombarde), commençait à en maîtriser la grammaire et enrichissait son vocabulaire.

Esfandiar aimait beaucoup Auguste, toujours prêt à satisfaire les moindres désirs des résidents. Ce n’était pas le rôle du cuisinier, mais il s’était improvisé nourrice et G.O.¹⁰. Esfandiar avait moins d’affinités avec les italiens. Tania le fixait toujours d’un œil bizarre et Giambattista était perché dans sa fatuité.

Le réalisateur travaillait dur et sortait peu. Il essayait de se concentrer sur son projet mais certaines pensées parasitaient son inspiration ; il savait généralement faire le vide mais cela lui était extrêmement difficile depuis quelques temps. Un soir, après le souper, il parla avec Olga dans le jardin sous les lanternes colorées. Ils avaient une discussion

¹⁰ Gentil organisateur.

sur la guerre d'Ukraine et l'annexion de la Crimée par la Russie. Ils bavardaient calmement et Esfandiar, nonobstant l'aspect dramatique du sujet, s'était rarement senti aussi bien. Détendu, il trouvait plaisant de confronter son opinion à celle de la jeune moldave sur une affaire aussi épineuse. Il aurait pu passer la nuit là, à évoquer les atrocités des batailles et l'histoire controversée de la Russie dans la langue chantante de Pasolini. Il en oublia qu'il devait travailler sur la mise en scène d'un passage qui lui donnait du fil à retordre. Il suivait à la lettre un plan de travail et devait se tenir à cette organisation. Il procédait toujours ainsi, avec ordre et méthode. Il estima qu'il se laissait un peu trop aller ; il s'excusa auprès de la jeune femme et fila dans sa chambre.

Une heure et demie plus tard, il lui était impossible de se concentrer, il ne cessait de regarder par la fenêtre, en rêvassant. Il tapotait le bois clair de la table avec son stylo et remuait sans cesse sa jambe droite ; sortir le démangeait. Il enfila ses chaussures mais quand il se retrouva dans la rue, il ne savait où aller. Il marcha au hasard sans réaliser qu'il s'éloignait de la Sucrerie. Il suivait une piste cyclable boisée ; des vélos encore nombreux à cette heure tardive le doublerent. Il eut la sensation d'être suivi. Absurde ! Il tourna la tête mais ne vit personne. Il chassa de son esprit cette idée.

Il chemina longtemps sur la route goudronnée entourée d'arbres et arriva face à une raffinerie. Parc de stockage désert, cet endroit bordé de terrains vagues lui rappela son pays. En ce moment, un rien lui rappelait l'Iran ! Les réservoirs illuminés semblaient être des jeux de construction géants pour enfants. En fixant les imposants cylindres, il comprit que ce voyage l'avait profondément changé, il n'était plus le même. Le tournage de ce film avait permis au réalisateur de s'interroger, de se remettre en question. Ces iraniens qui avaient quitté leur pays pour l'Amérique avaient inspiré de l'envie à Esfandiar. Ils semblaient infiniment plus sereins que les iraniens restés au pays, ils avaient goûté à la liberté. Pourquoi lui-même n'avait jamais pensé à s'exiler ? Les films qui avaient fait son succès n'auraient pas existé sans l'Iran, mais cette source d'inspiration s'était tarie, il avait besoin d'idées neuves. Il désirait explorer de nouvelles facettes de son art, de nouveaux sujets. Il n'avait pas envie de rentrer, il voulait demeurer dans un pays libre, en Italie par exemple ; profiter de la *dolce vita* qu'il lui tendait les bras. « Je suis arrivé au bout d'un cycle ! » constata-t-il. Il marcha longtemps et parvint jusqu'à la rive du Saint Laurent. Il s'allongea sur le bord du fleuve et contempla les étoiles. Le clapotis de l'eau berça son cœur qui s'ouvrait peu à peu.

Esfandiar s'était endormi paisiblement sur la rive et il ne s'éveilla qu'au petit matin, quand un pêcheur manqua de lui marcher dessus.

- Eille le gros, t'es-tu pacté la fraise hier soir ?¹¹ lui lança l'homme.

Esfandiar sursauta et ouvrit les yeux. L'homme à l'air goguenard était penché sur lui. Le réalisateur n'avait pas compris ses paroles mais sentait qu'il le prenait pour un soulot.

- I didn't drink Sir, I just slept on the beach! rétorqua Esfandiar.

Le pêcheur éclata de rire et continua sa route.

- Bonjour !¹² lui dit-il.

Le soleil levant éblouissait Esfandiar aux yeux mi-clos. Il s'assit sur un petit rocher à moitié immergé dans le fleuve et contempla l'horizon, une vaguelette vint éclabousser ses chaussures. Qu'il était doux de s'éveiller au bord de l'eau si l'on exceptait l'intervention du pêcheur. Il avait passé la nuit dehors et elle lui avait porté conseil. Mais il

¹¹ « Hey mec, tu t'es mis une mine hier soir ? ».

¹² « Bonjour » est ici utilisé dans le sens d' « au revoir » (courant au Québec).

avait faim et il s'aperçut qu'il était parti avec seulement cinq dollars au fond de sa poche. Il marcha en direction de la Sucrierie et trouva un Tim Hortons¹³ situé dans un petit bâtiment de briques perdu dans le port industriel. Un minuscule cube coloré au milieu des immensités incolores. Un café filtre au goût de chaussette malpropre le réveilla tout à fait.

A la résidence, Olga s'était aperçue de sa disparition. Elle demanda aux autres s'ils avaient vu le cinéaste. Tania et Giambattista étaient trop occupés à se disputer (mais sans crier) au sujet d'un dessin qui ne plaisait pas à la jeune femme. Le dessin incriminé représentait le postérieur musclé d'une statue antique. Giambattista, l'air hautain, défendait son œuvre, estimant que cela irait à merveille sur une robe de cocktail. Tania répliqua en italien :

- Parce que tu crois qu'on a envie d'afficher un cul quand on va à un cocktail toi ?

Léandre éclata de rire et manqua de s'étouffer avec son café. Giambattista ferma les yeux et serra le haut de son nez de son majeur et de son pouce, signe qu'il était irrité.

¹³ Chaîne canadienne de restaurants, réputés pour son café et ses beignets.

Tania, agacée, lança une pluie de jurons en italien, toutefois très calmement.

Au milieu de la matinée, Esfandiar revint, épuisé et en sueur, peu habitué à autant de marche. Mais cet exercice physique lui avait plu et il décida de s'y adonner de manière régulière pour retrouver la forme. Marcher lui avait permis de réfléchir, de mieux comprendre ses pensées, de mieux se comprendre tout court. Il avait saisi qu'il était à un tournant de sa vie. Dormir à la belle étoile avait ravivé en lui des sensations égarées, une verdure enfouie. Son désir de vivre en Italie n'était pas une lubie nocturne, le réalisateur n'étant pas sujet aux épanchements romantiques. Il lui fallait réfléchir à cela au plus vite mais en attendant il devait rattraper le temps perdu et plancher sur son film. Il fut salué par Stanislav et Léandre. Ils lisaient tous les deux le même passage du livre puis se concertaient sur la tournure à lui donner dans la pièce. Stanislav lança à Esfandiar :

- Salut Fandi (surnom dont avait hérité le réalisateur),
est-ce que tout va bien ? Olga se demandait où tu étais !

Esfandiar lui sourit en hochant la tête et fila se mettre à l'œuvre. Pas le temps de bavarder ce matin.

En fin d'après-midi Olga proposa à Esfandiar et à Stanislav de prendre un verre au salon de thé en face de la Sucrerie. Dans ce quartier perdu de Montréal, à côté du fleuve et de la zone industrielle, les commerces se faisaient rares, tout au plus quelques dépanneurs disséminés au coin des rues. Ce charmant établissement se trouvait de manière insolite dans cette rue déserte. Olga fréquentait l'endroit depuis le premier jour et avait l'impression de se trouver en Italie quand elle prenait place sur la terrasse entourée de buissons et de fleurs grimpantes. Elle raffolait de leurs biscuits au chocolat et à la fleur de sel, elle pouvait en manger des tonnes. Les trois amis s'installèrent à la table favorite d'Olga, près du mur où glissaient des glycines. Un serveur qu'Olga n'avait jamais vu se pressa vers eux. Le jeune homme, un garçon à la peau mate et aux cheveux noirs, tenait fermement trois menus dans la main ; il regardait les artistes avec insistance. Olga le salua poliment. Le jeune homme, qui semblait avoir vu le Messie, fixait Esfandiar et Stasnislav, assis du même côté de la table. Les yeux écarquillés, il ne bougea plus pendant un instant. Son visage, inexpressif, ne laissait paraître aucune émotion. Seuls ses yeux parlaient. Olga ressentit un malaise profond. Le serveur leur donna les menus sans rien dire et fila en courant vers l'intérieur du salon de thé. Stanislav sourit :

- Il est nerveux ce jeune homme ! Il doit débiter dans le service. On dirait Bip Bip dans le dessin animé à sa manière de filer.

Le jeune serveur revint moins de cinq minutes après pour prendre leur commande. Rougissant et tremblant comme une feuille, il scrutait ses clients. Il ne disait mot, serrant son stylo si fort que ses mains étaient exsangues. Olga déclara :

- Un macchiato et deux biscuits au chocolat s'il vous plaît !

Stanislav sourit :

- La même chose je vous prie !

Alors qu'Esfandiar réfléchissait en contemplant le menu, le jeune homme brisa son stylo et partit à toute vitesse. Les artistes se regardèrent, surpris, puis reprirent leur discussion sur le statut de la Crimée après la réunification de 2014.

Le soir, un nouveau résident arriva : Marc-Olivier, Marco pour les intimes. Ce musicien québécois, la trentaine, habitait à Vienne. Il avait quitté le Québec à l'adolescence pour étudier à l'étranger. Devenu l'un des plus grands pianistes de la décennie malgré son jeune âge, il devait donner plusieurs représentations avec l'orchestre

symphonique de Montréal. Mais c'était l'écriture d'une symphonie qui lui accordait le privilège de résider ici. Il s'installerait à Montréal pour quelques mois après la fin de l'été, en raison de sa collaboration avec l'orchestre. Marco, grand brun aux yeux foncés paraissait intimidant au premier abord. Olga surtout semblait terrorisée. Toujours sur ses gardes avec les autres, on avait l'impression qu'elle se retenait pour ne pas dire de bêtises. Entourée de stars, la jeune femme voulait se montrer digne d'eux. Elle se lâchait plus avec Stanislav qui partageait la même langue maternelle¹⁴. Esfandiar dont elle avait vu certains films l'intimidait, mais l'air renfermé du réalisateur l'avait mise à l'aise. Après quelques semaines avec eux, elle se sentait plus détendue, mais quand un nouveau venu apparaissait, elle redevenait timorée.

Stanislav écoutait Marco lui faire l'apologie dans un russe maladroit de la balalaïka, instrument dont il était devenu fou après un an passé à Moscou. Stanislav lui répondit dans un admirable français :

- Bravo pour ton russe ! Et bravo pour la balalaïka !

C'est très dur à jouer !

¹⁴ Les moldaves parlent généralement roumain et russe.

Marco lança :

- J'capote ben raide su'ct'instrument¹⁵ !

Stanislav lui demanda de répéter.

- J'trippe ben raide¹⁶ !

Stanislav haussa les épaules. Marco, enthousiaste, prit l'instrument et joua un morceau entraînant. Stanislav se mit à chanter en russe, suivi d'Olga. Elle si réservée les premiers jours révélait son côté joyeux, enivrée par la bonne humeur de ses compagnons et le vin moldave (vin très en vogue au Québec en raison de son imbattable rapport qualité-prix) ; elle chanta plus fort et tapa dans ses mains. Puis elle prit Tania par les mains pour l'entraîner dans une danse effrénée. Esfandiar ne la quittait pas des yeux, qui eut crû que cette jeune femme timide fût un tel boute-en-train.

Esfandiar esquissait un sourire en grim pant les escaliers, j'ai passé une excellente soirée, songeait-il. La vie profane qui faisait oublier le travail. Marco jouait, Stas chantait, Olga dansait, le vin étourdissait. Ces images

¹⁵ « J'adore cet instrument ».

¹⁶ « J'adore ça ».

tourbillonnaient se mêlant aux vers du poète¹⁷ « Le vin, l'amour, le luth, voilà mon capital : puisse le Paradis rester mon créancier ! ». Esfandiar entra dans sa chambre en cabriolant. Mais une fois au lit, les images disparurent, happées par une nausée morale. Ah ! Ses maudites prémonitions ! De rêves cela se muait en sensations quand il était éveillé. En sensations sinistres. Quelque funeste événement se préparait, mais de quoi s'agissait-il ?

Le lendemain, pendant l'apéro, Marco s'approcha d'Esfandiar et lui demanda s'il serait partant pour une petite sauterie, il voulait acheter du vin pour prolonger la soirée dans le jardin. Esfandiar tourna ses yeux tristes vers lui, le remercia mais déclina l'invitation, il avait du pain sur la planche. Il avait mal dormi, torturé par ses impressions lugubres et des cauchemars. Le matin, incapable de se lever tôt, il avait traîné dans ses draps jusqu'à midi. Il rattraperait le temps perdu après le souper.

Olga, rêveuse, songeait au privilège d'être ici. Quelle chance d'avoir été l'« élue » inconnue ! Nourrie et logée dans cet éden mais aussi titulaire d'une bourse, Olga savourait son bonheur. Après des années difficiles, elle apercevait la lumière. Arriverait-elle un jour à la cheville de ses célèbres

¹⁷ Omar Khayyâm, Quatrain no 47, éditions Liber.

coloc' ? Plongée dans ses pensées, elle ne vit pas Esfandiar la regarder avec attention. Sa présence l'apaisait. Quand elle quittait la pièce, il ressentait un pincement au cœur. Il appréciait la bonté et le caractère de la jeune femme. Cette jeune inconnue plongée dans ce gratin ! Elle les admirait tant ! Elle était admirable aussi et Esfandiar était son premier fan. Il savait peu de choses sur elle, leurs discussions se bornant à la politique. Il éprouvait l'envie d'en savoir plus.

Marco se rendit chez le dépanneur le plus proche de la résidence pour se procurer du vin ; quand il entra il vit un homme derrière sa caisse, un asiatique d'un certain âge, plongé dans un roman à l'eau de rose au titre évocateur : « Corps à corps estival ». Marco ne put s'empêcher de sourire. Il prit une bouteille de rouge australien et du vin blanc français. Chez les dépanneurs québécois le choix en matière de vin n'était pas phénoménal ! Marco songea avec nostalgie à l'Autriche où se procurer du vin était facile et peu coûteux. Quand il s'approcha du lecteur pour payer, celui-ci posa son livre avec délicatesse et sans regarder Marco ni lui parler, lui tendit le terminal de paiement. Pendant ce temps à la villa, l'apéro se prolongeait avant le repas.

Léandre s'était assis à côté d'Esfandiar. Ce dernier, contraint, chercha quelque chose à lui dire. Après tout, ce n'était peut-être pas un mauvais bougre, il devait lui laisser une chance.

- Comment va ta chérie ? lui demanda-t-il.

Vu que ce dernier en parlait sans cesse, on avait l'impression que la « chérie » était une personne familière dont on avait envie de prendre des nouvelles.

- Elle va bien, dit Léandre en souriant, je suppose...Elle ne m'a pas écrit depuis un moment.

Esfandiar réalisa que si Léandre parlait souvent de cette femme mystérieuse, c'était en général pour raconter des anecdotes du passé : leur première rencontre, leur séjour à Menton où ils avaient passé un weekend, le dernier jour, veille du départ de Léandre, les adieux déchirants. En aucun cas il n'évoquait le présent, les messages ou les coups de téléphone qu'ils pouvaient échanger. En réalité, la femme n'écrivait pratiquement jamais à Léandre et ne l'appelait pas. Tania se mêla à leur conversation :

- Ah ! La petite amie ! Ça faisait longtemps ! Mais au fait, ta petite amie fantôme, elle a fini par t'écrire ?

- Elle travaille beaucoup, puis elle dit que c'est bien trop trivial de s'appeler et de s'écrire, notre amour vaut mieux que ça ! clama Léandre.

Tania ne le ménagea pas :

- Ton amoureuse transie elle a pas l'air de trop s'occuper de toi. Elle s'en cââââllisse comme ils disent ici. Si tu veux mon avis et même si tu le veux pas, je te le donne quand même, amuse-toi et profite des charmes de Montréal !

Léandre leva les yeux au ciel comme si elle venait de proférer la pire absurdité :

- De quoi je me mêle ! Tu ne la connais pas ! asséna-t-il, La fidélité est un concept inconcevable aujourd'hui on dirait !

Tania rétorqua :

- C'est vrai que ta femme mariée est un modèle de fidélité !

- Bien envoyé ! chuchota Marco.

Ils furent interrompus par le bruit du portail ; on accueillit un nouvel arrivant, Aristide, artiste floral belgo-vietnamien. Illustre dans le monde entier, cet artiste populaire pour ses compositions florales connaissait les plantes médicinales sur le bout des doigts et savait concocter quelques potions aux vertus magiques. Il avait été invité à la Sucrerie pour peaufiner sa connaissance de la botanique et non à des fins artistiques. Ce grand jeune homme aux cheveux et aux yeux foncés, mince et très musclé, ressemblait à s'y méprendre à un chanteur coréen de K-pop ; il provoquait l'euphorie chez des adolescents qui croyaient reconnaître en lui leur idole. Il lui était même arrivé d'en jouer : il avait signé des autographes et s'était laissé prendre en photo, gratifiant les jeunes gens de son sourire enjôleur.

Il passa le portail et lança :

- Salut la compagnie !

Auguste l'introduisit auprès de ses colocataires, Aristide les écouta se présenter les uns après les autres. Il prit place à côté de Giambattista et sans plus s'adresser aux autres se tourna vers le jardin. Il se leva et s'approcha des plantes. Les fleurs s'épanouissaient de manière extravagante. Elles compensaient ainsi la rigueur de l'hiver et la longueur

de la saison froide. Quand la chaleur arrivait et que le soleil offrait ses faveurs, les plantes se déchaînaient dans une exubérance de grandeur et de couleur. Aristide se mit à les sentir, les frôler, il ferma les yeux, il semblait chuchoter. Oui, il parlait aux fleurs ! Tania tourna son index contre sa tempe. Elle murmura à Giambattista :

- Matto da legare¹⁸...

Un soir, alors que Mahmood faisait le guet près de la résidence, Ô chance ! la cible en était sortie. Le cœur battant, il l'avait suivie de loin. Cette dernière marchait dans l'obscurité, il aurait été facile de la saisir à ce moment. Mais Mahmood n'était pas encore prêt. Puis il avait manqué défaillir, pantelant. Trop d'émotions d'un coup ! La cible si proche de lui... Il n'en revenait pas. Mahmood avait dû filer avant de savoir où elle se rendait. Il se sentait fébrile, il aurait pu faire une bêtise. Chez lui, il avait pris un calmant et s'était couché. Il fallait espérer que ces promenades nocturnes soient coutumières. Quand tout serait au point il n'aurait qu'à cueillir la cible lors de ces sorties. À présent il avait ce travail dans le salon de thé qui lui permettait d'observer à sa guise la Sucrerie pendant ses pauses. Puis la cible était venue au salon de thé ! Il l'avait approchée à nouveau, frissonnant de plaisir. Cette volupté l'avait paralysé, il avait dû se retenir de la toucher. Le désir l'avait envahi, vertigineux, sa tête avait

¹⁸ Fou à lier.

tourné, ses fantasmes l'avaient rattrapé. Comment ne pas la saisir dans ses bras et s'offrir tout entier à elle ? Au mépris des autres et sur le champ ! Mais il ne le fit pas. Il prit un médicament pour calmer ses ardeurs et continua son travail. Il l'observa depuis l'intérieur et constata qu'elle semblait méditative. Peut-être pressentait-elle l'évènement ? Elle entrevoyait le fond de l'eau où Mahmood l'accompagnerait bientôt.

Chapitre 3

Olga se baladait à vélo après son travail, explorait les environs. Pédaler lui semblait la meilleure façon de visiter la ville : pour se faufiler partout, ralentir la cadence, s'arrêter facilement. Quand elle voyageait dans une ville européenne, la jeune femme marchait pour s'imprégner des lieux. Mais Montréal est trop vaste pour se prêter à cet exercice. Le vélo était donc la solution tout indiquée. Esfandiar avait parlé à Olga et à Stanislav de sa nuit au bord du fleuve. Olga, intriguée, décida de s'y rendre. L'eau enchantait la jeune femme, nager lui était un besoin absolu. Elle avait éprouvé une grande déception en constatant que la rive sud de Montréal n'offrait pas d'accès au bord du fleuve. Elle partit à vélo vers la rive d'Esfandiar et tomba sur une promenade boisée longeant le fleuve. Tout au long de la rive, aux confins de la promenade, des rochers peu élevés donnaient sur le fleuve. Au bas des rochers, on pouvait se délasser au bord de l'eau à l'abri des regards. Olga exulta quand elle découvrit qu'on pouvait nager. Un peu plus loin, une plage se trouvait sur les berges d'une petite baie. En face de la rive, à environ un kilomètre, une île sauvage et inhabitée offrait un

panorama verdoyant. La jeune femme ne résista pas et plongea dans le fleuve.

Olga parla à ses colocataires de cet endroit propice à la détente. Certains en firent leur QG. Ils préféraient la rive dissimulée en bas des rochers plutôt que la plage de la baie : le calme et la solitude leur permettaient de cultiver leur inspiration. Aristide y trouva le lieu idéal pour communier avec la nature. Il s'y rendait à l'aube et traversait la moitié du fleuve à la nage. Il collectait ensuite des plantes pour constituer un herbier. « Segreta Spiaggia », ainsi baptisa Giambattista ce lieu.

Le lendemain arriva Ignacio, écrivain portugais, le dernier artiste attendu. Auguste l'accueillit en fin de matinée et Olga qui passait par là le salua. Il était le seul artiste dont elle n'avait jamais entendu parler. Cet auteur était connu dans son pays et en Europe de l'ouest. Très bel homme méditerranéen, cheveux et yeux sombres, taille moyenne et corps galbé, il se laissait regarder, songeait la jeune femme. Elle fit une moue approbatrice, pas mal, vraiment ! Ce regard ténébreux avait de quoi faire chavirer les cœurs. Puis Ignacio parla :

- Bonjour Mademoiselle ! OSTIE DE CRISSE DE TABARNAK¹⁹ ! hurla-t-il en secouant drôlement la tête.

Ignacio était atteint du syndrome de la Tourette ; cela contrastait de manière cocasse avec son physique d'éphèbe. Sa maladie se traduisait par toute sorte de tics linguistiques et corporels. Par exemple, il déformait les prénoms ; il rebaptisa ainsi Marco « Parc-Olivier », Olga, « Polka », Auguste « Robuste ». Léandre devint « Méandre », Tania « Ténia ». Les autres furent épargnés, Ignacio n'ayant de difficultés qu'avec les prénoms courts et simples. Quand il proférait un mot sans le vouloir (en général d'une grossièreté extrême), il sursautait grotesquement en levant la tête. Parfois, il essayait de se retenir de jurer et se trémoussait en crispant bras et mains. Quand Ignacio était content, il se mettait à débiter toutes sortes de mots sans queue ni tête, particulièrement les derniers entendus. Son chauffeur de taxi avait répété « tabarnak²⁰ » et depuis, il en ponctuait presque chacune de ses phrases. Manger rendait Ignacio heureux, c'est ainsi que les repas résonnaient de « tabarnak », « érable », « davai²¹ », « putain » et « cazzo²² ». Ignacio travaillait très dur, on le vit

¹⁹ Putain de bordel de merde.

²⁰ Juron québécois.

²¹ « Allez » en russe.

²² Juron italien.

peu les premiers jours : il avait du retard dans la rédaction de son nouveau roman.

Le soir de son arrivée, Auguste avait préparé aux convives une spécialité québécoise, la poutine. Réinterprétée à sa manière : pommes dauphines à la place des frites, sauce maison à base de sirop d'érable et de bouillon de bœuf fermier. Un véritable délice ! Aristide qui aimait la bonne chère, en fut ému aux larmes. Ignacio félicita le chef :

- Robuste, c'est divin !

- Un plat estival ! conclut Tania.

Au cours de ce repas Olga sympathisa avec Ignacio. Ils s'entendaient comme larrons en foire. Olga n'était nullement perturbée par les grimaces du jeune homme. Esfandiar trouvait ce nouveau venu plutôt amusant. Un physique avantageux contrebalancé par des manies langagières : un être hors du commun. Il n'était pas loin de lui inspirer un personnage pour un futur film.

Quelques jours plus tard, les artistes au complet formaient une joyeuse bande. Tania faisait éclater son humour cinglant, Marco laissait fuser des blagues de mauvais goût, Aristide fusionnait avec les fleurs du jardin et Ignacio

jurait à tout va. Stanislav s'absentait souvent pour voir sa famille, Giambattista s'absentait souvent pour d'obscures raisons. Léandre parlait de son amoureuse dès qu'il ouvrait la bouche. Olga se lâchait de plus en plus, surtout avec ses favoris : Stanislav, Esfandiar et Ignacio. Et Auguste faisait des heures sup' pour satisfaire tout ce beau monde. Une routine s'installait dans la résidence. Esfandiar s'y plaisait de plus en plus et participait à la vie en communauté avec assiduité. Il ne délaissait pas son travail, au contraire, mais se hâtait de l'achever pour retrouver ses compagnons. On ne s'ennuyait jamais !

Ce soir Esfandiar descendit plus tôt retrouver ses amis. Il aperçut autour de la table une jeune femme inconnue. Auguste la présenta comme l'architecte qui avait conçu les plans d'aménagement de la Sucrerie. Elle était venue voir le jardin dont elle avait aussi dessiné les plans, et rencontrer les artistes. Cette blonde incendiaire aux formes plantureuses était l'archétype de la sensualité méditerranéenne. Elle vivait à Montréal depuis deux ans et rentrerait bientôt à Vienne, sa ville natale. Marco s'écria :

- Une « compatriote » !

Il se mit à lui parler en allemand. Esfandiar fut déçu qu'elle ne soit pas grecque ou italienne. Les apparences sont trompeuses ! Si elle avait été actrice, il l'aurait volontiers engagée pour ses futures productions. Inke n'était guère souriante, mais son regard auréolé de mystère donnait envie d'approfondir la discussion avec elle. Ce que Marco faisait avec intérêt ! Il réussit à la faire rire. Personne ne comprenait leur conversation. Quand elle partit visiter le jardin, il déclara :

- Elle est obnubilée par sa job, pas à peu près ! Elle m'a assommé avec ses histoires de plan et d'urbanisme ! Suis tanné !

- Nous ne le saurons jamais car tu as monopolisé son attention ! remarqua Stanislav en clignant de l'œil.

Marco expliqua qu'elle travaillait sur un bâtiment unique en Europe, qui posséderait une forme inédite et serait muni d'éléments technologiques dernier cri. Kehl en Allemagne était l'heureuse élue où serait bâtie cette petite merveille.

- Elle a aussi dit qu'elle avait hâte de retrouver Vienne. J'la comprends. Moi cette ville m'a adopté !

Esfandiar songeait qu'Inke formerait un couple parfait avec Ignacio ; deux beautés du sud, irrésistibles. A condition qu'ils n'ouvrent la bouche ni l'un ni l'autre !!

Les convives mêlaient leurs conversations dans un brouhaha de langues diverses. On riait, on criait, on s'exclamait, en français, en anglais, en italien, en russe, en allemand. L'auberge espagnole du film de Klapisch ! Esfandiar contemplait ces personnes d'horizons diverses, n'était-ce pas la plus belle chose au monde que ce mélange ? Le réalisateur éprouva une profonde tendresse pour ses colocataires. Il espéra les revoir à l'avenir, que cet été ne serait pas le seul. Cela faisait écho à son envie d'ailleurs. La vie hors de son pays s'offrait à lui. Inke la viennoise au Québec, Marco le québécois à Vienne. Et lui l'iranien, en Italie ? Un besoin viscéral de vivre dans l'inconnu le saisit. Il allait s'immerger pour de bon dans l'étranger.

Le lendemain, quelques minutes avant l'apéro, Giambattista toqua à sa porte et lui demanda s'il avait vu Cocola :

- Je sais pas où il est, dit-il en français avec un fort accent italien, il a disparu quand je faisais la sieste. La

dernière fois que je l'ai vu, il dormait sur le divan de ma chambre. C'est bizarre car il ne va jamais très loin.

Esfandiar le rassura, il devait être dans le jardin ou dans la résidence qui étaient immenses ; autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Giambattista ne semblait pas rassuré. Esfandiar se leva et le suivit au salon de jardin pour déguster les feuilletés à la ricotta et aux épinards qu'avait concocté Auguste pour cet apéro du vendredi soir. Ignacio rejoignit les résidents la mine défaite.

- VA TE CROSSER²³ ! hurla-t-il en sursautant.

- Wow ! Tu maîtrises déjà le québécois ! le félicita Marco.

Ignacio s'assit à côté d'Olga qui lui demanda ce qui n'allait pas. Non seulement il était en retard dans l'écriture de son livre mais en plus il souffrait du syndrome de la page blanche. Il baissa les yeux, abattu. Olga lui toucha l'épaule et le rassura :

- Ça va aller Ignacio, si tu as besoin d'aide, n'hésite pas à me demander. On pourra peut-être trouver une solution.

²³ « Va te faire foutre ! ».

- Merci Polka ! répondit Ignacio, reconnaissant.

Elle se mit à réfléchir à la manière de vaincre cette panne, hantise de bon nombre d'écrivains Elle ne l'avait jamais expérimenté. Mais contrairement à Ignacio, elle ne vivait pas de son art, elle écrivait pour son plaisir. Même si le plaisir était souvent gâché par les jobs alimentaires... Certains matins, Olga allait travailler la boule au ventre, elle rageait contre le monde entier « Pourquoi ne puis-je me consacrer à l'écriture ? Pourquoi dois-je gaspiller mon temps ainsi, dans des emplois insipides ? ». Ne valait-il pas mieux un syndrome de la page blanche ? N'était-ce pas un luxe d'écrivain connu cette page blanche ? Si Ignacio avait été à sa place, il aurait un trop-plein d'idées, son problème serait le manque de temps. Il prendrait des notes sur son téléphone, sur des carnets brouillons, sur sa main pour ne pas oublier les pensées affluant à tout moment.

Esfandiar conversait avec Tania par obligation car celle-ci le questionnait sur son œuvre. Il essayait de ne pas avoir l'air contrit. Après tout, cette jeune femme était sympathique et s'intéressait à lui. Il se força à lui poser des questions sur son travail.

- C'est quoi votre style préféré ? essaya-t-il.

Elle monologua sans plus finir, ne le laissant pas en placer une :

- Moi j'aime les vêtements d'excellente facture et élégants ! J'ai toujours aimé ça, depuis mon plus jeune âge. Mes parents me rapportent régulièrement cette histoire : quand j'avais deux ans, ils ont tenté de me faire porter un jean et un t-shirt. Je me suis alors mise à pleurer et ce jusqu'à qu'ils me changent pour me mettre une robe. Aujourd'hui, je porte principalement des dirndl africains créés par des stylistes camerounaises et allemandes. Je ne porte pas mes créations en général. J'aime dessiner pour les autres. J'ai plusieurs modèles et une muse...

Giambattista tirait une tête d'enterrement. La disparition de Coccola le préoccupait au plus haut point. Marco lança à Léandre en désignant l'italien du regard :

- Y'a l'air vraiment inquiet pour Verre à dent, faudrait peut-être le chercher comme du monde c'te épais de chat là.²⁴

Ignacio qui les avait entendus se mit à gesticuler, tentant de retenir sa bouche, mais il finit par crier :

²⁴ « On devrait peut-être le chercher plus sérieusement ce con de chat. »

- VERRE À DENT ! ÉPAIS D'CHAT !

Giambattista qui comprenait le français le fusilla du regard. Léandre déclara à l'assemblée qu'il avait une technique imparable pour retrouver les chats perdus. Il se rendit dans la cuisine et, saisissant une cuisse de poulet dans le frigo, se mit à parcourir la résidence en répétant :

- Coccola dove sei ? Viena qui... Minou, minou, minou ! tout en secouant le morceau de viande.

Ce jeune homme chic, remuant un morceau de viande en parlant italien d'une voix de fausset provoqua un irrésistible fou rire. Tania et Marco s'affalèrent sur la table en se tenant les côtes. Marco reprit son souffle puis explosa de rire à nouveau. Giambattista que cela n'amusait pas du tout, se leva et monta dans sa chambre. Tania expliqua que Coccola était le bébé de Giambattista ; derrière ses airs d'homme fier et sûr de lui, le peintre était très sensible quand il s'agissait de l'animal. S'il ne le retrouvait pas, on courait à la tragédie. On était donc bien embêté. Olga proposa de faire une battue dans le quartier, peut-être qu'après une balade le chat n'avait pas retrouvé le chemin de la résidence.

- Pas étonnant vu que les maisons et les rues se ressemblent toutes ! lança Ignacio qui s'était déjà perdu dans le quartier mettant une heure à rentrer alors qu'il était à dix minutes de la Sucrierie.

Olga lui rappela que les chats se repèrent grâce aux odeurs, ce à quoi Léandre répondit :

- Ce chat est tellement bête qu'il ne doit pas savoir distinguer l'odeur de son maître de celle de la poubelle des voisins.

L'hilarité de Marco reprit de plus belle. Bientôt tout le monde riait à cœur joie.

Par groupe de deux ils se mirent à arpenter les abords de la résidence, Esfandiar se retrouva avec Olga sur la route de la Segreta Spiaggia. Ils cherchèrent le félin sur la piste cyclable puis observèrent avec attention la route qui se trouvait entre la résidence et l'usine sucrière qui donnait sur le fleuve. Rassurés de ne voir aucun animal écrasé, ils pénétrèrent dans la zone industrielle. Ils appelaient le chat et Olga ajoutait en russe :

- Mourka, Mourka²⁵ !

²⁵ « Minou, minou ! »

Mais aucun chat ne vint. Ils conversaient tout en cherchant.

- Que sais-tu de l'Iran ? questionna Esfandiar.

Olga avait vu des films iraniens et lu des poètes persans, Hâfez, Rûmi et Attar. Esfandiar fut impressionné par les connaissances de la jeune femme. Lui-même ne connaissait de la Moldavie que l'histoire récente, l'URSS, la Transnistrie. Il en ignorait les traditions, la culture, l'art, la littérature. Au fond, l'idée qu'il avait du petit pays s'était faite par des évènements politiques désastreux. Olga lui proposa de découvrir un écrivain moldave dont elle possédait un ouvrage en anglais, Savatie Baștovoï²⁶. Cet auteur avait écrit un livre multiplement traduit : il y évoquait la vie en Moldavie dans les années quatre-vingt. Elle estimait que cet ouvrage dressait un portrait juste de la Moldavie à la fin de l'URSS. Cette conversation si captivante fit oublier Coccola à Esfandiar. Ils marchaient près de la voie ferrée, des trains de fret à l'arrêt, apercevant au loin des grues et des bateaux amarrés. Esfandiar fit part à Olga de la poésie de cette perspective. Celle-ci affirma :

²⁶ Auteur de « Les lapins ne meurent pas » aux éditions Jacqueline Chambon.

- J'ai toujours aimé ces lieux moi aussi, proches du fleuve ou de la mer, peuplés d'engins immenses et dépourvus d'humanité. C'est vrai, on dirait qu'il n'y a pas âme qui vive, âme humaine je m'entends. Ces machines semblent se mouvoir seules. Un désert mouvant...

Elle s'interrompit, quelque chose se produisait, elle le savait depuis longtemps mais ça devenait de plus en plus perceptible. La vue de ces objets inanimés renforçait ce sentiment. Tous deux se turent, conscients de la tournure lyrique que prenait cette chasse. La disparition du chat mal gracieux était prétexte à une ballade nocturne en bonne compagnie.

Pendant ce temps, Tania et Ignacio cherchaient le chat dans les rues à l'ouest de la Sucrerie. Ignacio s'écria en tressautant :

- TÊNIA ! CON D'CHAT !

Il indiqua du doigt un animal noir et blanc qui glissait sur le trottoir : une moufette. La bête se tortillait comme un serpent.

- C'est pas un chat ça ! N'est-ce pas une sorte de putois ? Gare aux odeurs ! remarqua Tania.

Ignacio n'avait jamais vu un tel animal, à la queue touffue et au long nez. Il s'approcha.

- La mignonne bête, s'attendrit-il, quelle belle allure !
Certain qu'elle est plus aimable que Coccola !

Il s'accroupit pour admirer de plus près l'animal. La moufette haussa le dos et leva la queue, tapa le sol de ses pattes.

- Allons ! Continuons ! Le putois américain n'a pas l'air content de nous voir... observa Tania.

Ignacio, heureux, ne put retenir un sursaut.

- COCCOLA AMORE MIO ! cria-t-il (Giambattista répétait cette phrase une dizaine de fois par jour).

La moufette se contorsionna et arrosa Ignacio avant de se faufiler sous un porche. Une odeur pestilentielle envahit l'atmosphère, Ignacio se mit à courir en hurlant.

Les groupes revinrent bredouilles à la Sucrierie, pas de traces du chat ! On commença à ouvrir du vin et à se servir généreusement à la lueur des lanternes. Giambattista et Esfandiar avaient pris congé. Ignacio et Tania n'étaient pas

encore revenus et on s'interrogeait sur leur absence. Marco blagua :

- L'grand méchant chat a dû les dévorer !

Quand Ignacio revint, puanteur ambulante, suivi de Tania se bouchant le nez, Auguste sourit :

- Ah ! Je vois qu'Ignacio a testé les charmes de la faune montréalaise !

Au cours de cette soirée festive, on décida d'organiser une sortie à la plage le dimanche suivant. On irait au Cap Saint Jacques afin d'y passer la journée et on admirerait le coucher de soleil. On parla de ses projets respectifs, à quel rythme on avançait, de quelle manière on trouvait ses marques à la Sucrierie et à Montréal. Les résidents s'appréciaient, Marco estima qu'on formait une « maudite belle gang ». On trinqua à la réussite des œuvres estivales de chacun. Aristide proposa qu'on aille danser, c'était vendredi soir et on était jeunes. Marco toujours partant pour s'amuser, Aristide, Léandre et Olga se joignirent à lui. Ils enfourchèrent des vélos et se rendirent joyeusement vers le centre. Stanislav les couva des yeux quand ils quittèrent le jardin, légèrement éméchés et riant aux éclats. Il

aimait ses nouveaux compagnons et serait volontiers sorti s'il n'avait dû se lever aux aurores pour appeler son éditeur.

Dans la nuit, Ignacio fut éveillé par les noceurs qui firent tomber un extincteur devant sa chambre. Ils ne trouvaient pas l'interrupteur pour allumer la lumière et firent basculer l'objet en avançant dans l'obscurité du couloir. Ignacio les entendit chuchoter :

- Esti, on va réveiller tout le monde avec ce vacarme²⁷.

- Désolée, c'est de ma faute, j'ai buté dessus. Hahaha !

Le rire de Léandre résonna dans les oreilles de l'écrivain à moitié endormi. Il se mit à penser à son livre, à son incapacité à écrire et les soucis déferlèrent dans son esprit ; il ne put se rendormir. Il décida de marcher pour ne pas rester bêtement dans son lit à ressasser ses pensées. Pris d'une envie subite de fraîcheur sucrée, il se dit « Allons chez le dépanneur chercher une glace chimique à l'eau et aux arômes artificiels ». Il s'habilla et sortit en prenant garde de ne pas faire de bruit. Il marcha d'un pas décidé vers le dépanneur. Serait-il ouvert à quatre heures du matin ? La

²⁷ « Putain, on va réveiller tout le monde avec ce boucan. »

chance sourit aux audacieux, au pire il irait dans une station essence. Miracle ! Le petit commerce était ouvert. Son entrée fit sonner la clochette. L'homme asiatique était derrière la caisse en train de lire. « Sensualité affirmée » indiquait le livre, surmonté de cheveux noirs et droits, la tête du dépanneur étant littéralement plongé dans l'ouvrage. On dirait un livre avec des cheveux, sourit Ignacio. Il se dirigea vers le congélateur où se trouvait l'objet de sa convoitise. Il pensa au mot « objet », ce qualificatif ne pouvait désigner un livre ; un livre contient des mots, des idées, reflète la pensée d'un être humain, ses réflexions, en quelque sorte son âme, non ce n'est pas un objet, ce n'est que la continuité de son auteur, une partie de lui, un livre est un bout de l'homme (ou de la femme) qui l'a écrit. Il fit glisser la porte du congélateur pour saisir un sorbet phallique rouge écarlate. Il en saliva d'avance. Le dépanneur posa à contrecœur le livre à la couverture suggestive : une femme avec un regard faussement mystérieux regardait le lecteur, la bouche légèrement entrouverte, les cheveux savamment désordonnés. Enchanté à l'idée de manger, Ignacio lança en tressautant et en roulant les « r » :

- Bordel de tabarnak !

Cela ne fit pas réagir le lecteur. Ignacio paya et sortit. Il se délecta de cette eau glacée au sucre ou plutôt, de ce sucre à l'eau glacé. Arrivant devant le portail de la résidence, il s'aperçut qu'il était ouvert. « Bizarre, se dit-il, il me semblait l'avoir fermé en partant. » Il avait dû mal tirer le battant. Pénétrant dans la cour, il fit le tour du bâtiment afin de regagner sa chambre ; c'est alors qu'il entendit un bruit. Quelqu'un marchait non loin de lui. D'instinct, il sentit qu'il ne s'agissait pas de l'un des résidents. Il se cacha derrière une plante grimpante qui longeait le mur du bâtiment et pria pour ne dire aucun gros mot ; il se tint la bouche des deux mains. Le stress provoquait des crises. Sentant le langage putassier venir, il secoua la tête et ferma les yeux. Il entendait quelqu'un se mouvoir, la personne se trouvant vraisemblablement sous les fenêtres d'Esfandiar et de Giambattista. Se questionnant sur l'identité du promeneur nocturne, il perdit sa concentration et s'exclama :

- BITES BOUCHÉES²⁸ !!!!

Il avait lu cela sur un paquet de sucreries chez le dépanneur et s'était demandé ce que cela voulait dire. Il avait prononcé « bites » à la française. L'intrus se mit à courir,

²⁸ « Bites » : bouchées en anglais (au Québec il est fréquent dans les magasins d'alimentation de voir des paquets de sucreries où est écrit « Bites Bouchées »).

passa devant lui sans le voir, un homme vêtu de noir ; probablement un voleur. L'homme ouvrit le portail et sortit. Ignacio suivit discrètement l'inconnu qui s'était mis à cavalier dans la direction opposée au fleuve. Ignacio pressa le pas. L'individu après avoir tourné à droite, finit par ralentir. Ignacio gardait une distance suffisante pour ne pas se faire entendre au cas où il jurerait. Il respirait très lentement afin de se contrôler. Quelques minutes plus tard après avoir pris différentes rues, l'homme en noir entra dans un bâtiment résidentiel. Ignacio ne savait pas où il se trouvait. Mais retrouver sa route le préoccupait le moins du monde. Il ne pensait qu'à suivre le mystérieux homme. La lumière s'alluma dans une pièce au rez-de-chaussée. Par la fenêtre Ignacio constata que cet endroit était extrêmement bien rangé « Oula, ce n'est pas un artiste celui-là ! Trop ordonné ! ». L'homme était de dos, il ne voyait pas son visage. Il portait un survêtement noir et une capuche qui dissimulait ses cheveux. L'ameublement était rudimentaire : une table, une chaise, une commode. Aucune affiche au mur, pas d'objets qui traînaient, le strict minimum. L'homme sortit une petite caméra de sa poche et la posa sur la table. Au fond, une porte donnait sur un couloir sombre. « Drôle d'endroit, songea Ignacio, s'il vit ici, il ne doit pas rigoler tous les jours... ». Cette pièce et son aménagement monacal donnait

le cafard à Ignacio qui en déduisit que cet homme pauvre cambriolait le voisinage. Il avait dû trouver le portail ouvert et s'était dit que l'occasion serait parfaite pour piller cette belle bâtisse. Mais pourquoi avoir une caméra sur lui ? Peut-être était-ce le fruit de son larcin du jour. Le jeune homme se dévêtit, retirant son haut. Il avait les cheveux courts et très noirs. Il se retourna et l'écrivain reconnut Bip Bip, le serveur du salon de thé. Ignacio ressentit quelque chose de singulier, un pincement au cœur. Le torse de l'homme, glabre, était fin et musclé. Il déposa son haut sur la chaise se mouvant comme un reptile, ondulant son corps. Il enleva son pantalon et se retrouva en boxer. Ignacio, hypnotisé, restait planté là, fixant le corps de l'intrus.

Le lendemain matin quand s'éveilla Stanislav, Giambattista errait dans le jardin en appelant Coccola :

- Coccola, amore mio, tesoro, dov'è sei²⁹ ?

Stanislav l'aperçut par la fenêtre de sa chambre et soupira. Il aurait aimé l'aider mais comment retrouver ce satané chat ? Ignacio apparut les yeux cernés au petit-déjeuner et eut peine à les garder ouverts. Il s'était levé tôt, il

²⁹ « Coccola, mon amour, mon trésor, où es-tu ? »

devait se forcer à travailler. Olga lui demanda si ça allait mieux ce matin, ce à quoi il répondit :

- J'ai eu de l'inspiration cette nuit en quelque sorte...

Il lui lança un sourire énigmatique. Il ne parla à personne du visiteur nocturne. Il ne voulait pas inquiéter ses camarades afin de ne pas perturber leurs cheminements artistiques. Il se donna pour mission de veiller à la fermeture du portail chaque soir.

Les tentatives pour surveiller la cible de très près avaient été un fiasco.

Tout d'abord, Mahmood avait repéré un chat persan dans la Sucrerie. Il avait pensé mettre une caméra embarquée sur son collier pour voir ce qui se passait là-bas. Le chat faisait un petit tour chaque après-midi dans le parc proche de la résidence. Mahmood l'avait suivi en sortant du travail et saisi à l'aide d'un sac. Il avait fourré le sac dans le porte-bagage du scooter car le chat se débattait avec véhémence. Une fois chez lui, il avait essayé de poser la caméra sur le collier. L'animal faillit lui emporter le visage, Mahmood avait devant lui le diable personnifié. Il voulut lui injecter un sédatif. Le félin courait à travers la pièce et quand Mahmood s'apprêtait à le piquer, le chat le menaçait, terrifiant. Un dragon miniature en folie ! Cet odieux chat ne lui serait de toute façon pas d'une grande aide,

pensa Mahmood, les chats passent leur vie à courir hors de chez eux et reviennent seulement pour manger. De plus la cible n'étant pas son maître, il y avait peu de chance qu'elle croise le chemin de cette sale bête. Mahmood le relâcha, qu'il se débrouille pour rentrer !

Sa première tentative de pénétration dans la résidence ne fut pas non plus un succès. Un des résidents insomniaque avait quitté le lieu au beau milieu de la nuit et le portail était resté entrouvert. Mahmood en avait profité pour se faufiler dans le jardin. Il entendit du bruit dans le bâtiment alors il attendit. Quand le silence se fit, Mahmood tenta de grimper dans la chambre de la cible (faisant des repérages depuis un toit, il avait vu la cible accotée à la balustrade d'une baie vitrée, en déduisant que c'était la fenêtre de sa chambre), mais l'insomniaque revint et il dut prendre la fuite.

Mahmood avait réfléchi, espionner la cible au plus près n'avait aucune utilité. Cela ne servirait pas sa mission. Il le faisait par intérêt pour elle mais il risquait de se compromettre. Une bévue et tout serait fichu ! Tout ça pour sa satisfaction égoïste. Si proche d'elle, il avait été dur de résister ! Il fallait se montrer prudent à présent. Il se ressaisit et décida de se concentrer sur la mission. L'espionnage de loin suffisait : connaître les habitudes de la cible, ses heures de sortie, etc... Il lui fallait être prêt car l'heure fatidique approchait.

Chapitre 4

Esfandiar se rendit à la Segreta Spiaggia à pied. En cette matinée ensoleillée, la vie bouillonnait en lui. Le réalisateur n'avait pu se retenir de sortir. Il se sentait ivre d'exaltation. Il fit le point sur son séjour, le voyage en Amérique, la résidence d'artistes. Un bilan en marchant. Il se sentait jeune et léger de manière inédite. Il avait cherché la liberté dans un pays où elle est un concept étranger. Il en avait effleuré les contours abstraits à travers livres et films ; avide de connaissances, il avait dévoré des centaines d'œuvres de pays et de cultures divers. Son art devint l'ersatz à cette liberté inconnue chez lui, la création lui permit d'oublier la privation de l'essentiel. Mais depuis quelques mois, il caressait la liberté de manière concrète. Esfandiar était l'enfant qui découvre l'océan pour la première fois : on lui en a parlé souvent, il l'a imaginé maintes fois, il l'a vu en photo, il en rêve, ça sera grandiose. Esfandiar avait l'océan à ses pieds. Et c'était grandiose. Ce voyage lui avait offert cette découverte bouleversante. Il lui fallait approfondir cette existence nouvelle, vivre à fond la liberté. L'Italie ou le Canada, peu lui importait, mais il serait plus simple de

s'établir en Italie. Il pourrait faire évoluer son œuvre d'une manière inimaginable s'il habitait en Italie pendant quelques années. Son art, l'Iran l'avait nourri. Il était temps de le détacher de ce pays, comme un jeune oiseau qui, séparé de ses parents, prend son envol. Vivre en Iran, il n'en avait plus envie. Il y retournerait un jour, il aimait son pays et ne pouvait rester sans voir sa famille, mais pour se réaliser pleinement, pour donner une chance à son art de s'épanouir, il devait poser ses valises ailleurs. Sinon son travail stagnerait, immanquablement. Il avait tant à explorer en dehors de sa terre natale. Il voulait vivre prosaïquement en Occident et tirer des œuvres de cette expérience. Il allait engager des démarches pour résider en Italie, c'était décidé ! Esfandiar aboutit sur la rive. Face à lui le fleuve allait son chemin, « Voie Lactée sur la face des champs³⁰ ». Le réalisateur s'assit sur un rocher et récita : « Vois le fleuve : il est ivre, il marche [...] Il est ivre, il s'en va vers la mer infinie, étranger au monde, seul présent à lui-même.³¹ ».

Quand Coccola réapparut comme par enchantement dans le jardin, en pleine forme et toujours aussi méchant, frappèrent à la porte des officiers de la police des frontières. Ignacio dit à Stanislav en chuchotant :

³⁰ Mohammad Iqbâl, Extrait du poème « Le fleuve », éditions Gallimard/Unesco.

³¹ Mohammad Iqbâl, Extrait du poème « Le fleuve », éditions Gallimard/Unesco.

- Quels moyens faramineux pour retrouver ce chat !

Giambattista serrait dans ses bras son « piccolo tesoro³² » retrouvé, le grondant gentiment d'être parti sans crier garde.

- Tu n'as jamais fait cela garnement, lui disait-il en italien, tu as fait une peur bleue à Papa tu sais !

Olga fit face à la police :

- Bonjour Mademoiselle, nous souhaiterions parler à Monsieur Esfandiar A....

Olga répondit :

- Il n'est pas là pour le moment. Peut-être puis-je prendre un message ?

- Il fait l'objet d'une mesure d'expulsion, son visa de séjour n'est donc plus valable. Il doit quitter le territoire au plus vite, il demeure ici illégalement.

Olga tenta de garder son sang-froid :

³² Petit trésor.

- Nous allons le prévenir sans faute Messieurs. Et nous lui dirons de regagner la frontière.

Les policiers quittèrent les lieux, laissant les résidents pantois. Aristide avait croisé Esfandiar à la Segreta Spiaggia une heure plus tôt. Olga enfourcha son vélo et pédala hâtivement jusqu'à la promenade.

Esfandiar, bayant aux corneilles sur son rocher, songeait à Olga. Depuis peu, elle demeurait dans son esprit, se mêlant à ses pensées tel un doux leitmotiv. Esfandiar en pinçait pour elle ! Il avait pourtant abandonné ces affaires-là depuis un bail, il savait très bien pourquoi... Mais un béguin vous tombe dessus quand vous vous y attendez le moins. Le visage triste d'Esfandiar s'éclairait d'un furtif sourire quand il pensait à elle. Voir la jeune moldave chaque jour lui suffisait. Pas besoin de plus, pas envie d'entamer une relation pour le moment. Il voulait laisser couler les jours ainsi, à la regarder, l'écouter, lui parler. De toute façon, elle n'était peut-être pas intéressée !

Olga l'appela en passant sur le chemin. Au ton de sa voix, Esfandiar sentit qu'elle ne venait pas lui conter fleurette. Il se leva et grimpa sur les rochers pour se retrouver dans le parc. Il héla la jeune femme qui freina,

faisant crisser ses pneus sur le gravier. Il courut jusqu'à elle. Voyant son air grave, il comprit qu'une mauvaise nouvelle l'attendait. Olga lui expliqua brièvement la situation :

- La police des frontières te cherche, ton visa est invalide à cause d'une mesure d'expulsion. J'ignore pour quelle raison, ils n'ont rien dit... Tu vas devoir repartir en Iran...

Esfandiar l'interrompit :

- Hors de question que je reparte maintenant !

Il avait dit la dernière phrase avec emportement, lui, homme perpétuellement calme. Il voulait s'expatrier en Italie mais pas tout de suite. L'avenir importait peu, seul le présent l'occupait, il devait rester pour Olga. Laisser couler les jours... la regarder... l'écouter... lui parler... Cette mesure d'expulsion n'allait pas tout gâcher ! Mais il n'en dit rien. Il réfléchit à voix haute :

- Il ne me reste qu'à me cacher dans un endroit sûr.
Mais où pourrais-je aller ?

Il descendit sur la rive, Olga le suivit.

- Ici ça serait très facile de me trouver. Mais regarde !

Il montra du doigt l'île en face.

- Je vais me cacher sur cette île, jamais la police n'y viendra !

Olga abasourdie le regarda « Tu es devenu fou » disaient ses yeux. Esfandiar insista :

- Ne t'en fais pas ! Avec une tente et de la nourriture, je vais m'en sortir. Et puis ça ne durera pas longtemps. Ils ont fait une grossière erreur avec ce visa, ils vont vite la corriger.

Olga secouait la tête, pas convaincue.

- Je n'avais jamais fait de camping de ma vie. Ça sera l'occasion ! ajouta Esfandiar.

Impossible de le raisonner, il tenait à se cacher sur cette île et rien ne le ferait changer d'avis. Olga dû se résoudre à retourner à la Sucrierie pour organiser le séjour insulaire d'Esfandiar. Les artistes entassèrent dans la voiture d'Auguste : tente, eau, nourriture, réchaud, couvertures, bougies, lampes torches, piles, savon, livres. Mais aussi des

carnets et des stylos. Auguste sortit de son garage une barque à moteur. Olga et Auguste revinrent à la Segreta Spiaggia en début de soirée. L'île déserte ou presque (seuls les navigateurs du dimanche y accostaient) attendait le réalisateur. Les trois compères mirent la barque à l'eau et y déposèrent les effets du réalisateur. Ils embarquèrent. Esfandiar fixait l'île, « qu'est-ce qui m'attend ? ». La ligne vert foncé l'attirait, là-bas les cauchemars l'atteindraient-ils ? L'Île des morts lui revint, le cadre du rêve avec la huppe. Celle qui lui faisait face serait-elle plutôt l'Île de la vie³³, féconde et joyeuse ? Ce bosquet entouré d'air et d'eau où l'on danse, où le plaisir est roi. Antithèse de l'Île des morts ? Pas vraiment songeait Esfandiar. Sans être un spécialiste de l'histoire de l'art, il savait que l'Île des morts de Böcklin s'appelait en réalité « Un lieu tranquille ». Rebaptisée l'« Île des morts » par un marchand d'art, elle n'avait de sinistre que la ressemblance du nocher avec Charon³⁴. Charron était justement le nom de l'île où Esfandiar se rendait. Drôle de coïncidence ! L'île Charron serait le lieu tranquille d'Esfandiar. Auguste le conduisit dans une crique. Avant de le quitter il lui tendit un vieux livre à la couverture rouge « Le manuel géant des Castors Juniors » :

³³ Peinture d'Arnold Böcklin (1888).

³⁴ Nocher des Enfers dans la mythologie grecque.

- Il te sera utile si tu n'as jamais campé ! lança Auguste.

La barque repartit vers la Segreta Spiaggia. Olga se retourna pour scruter l'île. La Sucrierie sans Esfandiar allait être bien morne, il allait leur manquer... Son cœur se serra quand l'embarcation s'éloigna sur l'eau scintillante. Le soleil couchant éclairait la végétation et se reflétait sur l'eau, la faisant miroiter de mille feux. Ce spectacle chatoyant rasséréna la jeune femme.

On décida qu'on se relaierait pour ravitailler Esfandiar tous les deux jours, à tour de rôle mais toujours par deux. Auguste qui avait dissimulé la barque derrière les rochers à la Segreta Spiaggia, montra à chacun comment conduire le bateau. Si un paquebot ou une péniche arrivait, il ne fallait pas s'engager sur le fleuve. On vérifierait donc que la voie était libre avant de s'embarquer sur les eaux du Saint Laurent. La traversée ne prenait que cinq minutes. On s'y rendrait tard le soir, quand on ne risquerait pas de croiser la police fluviale ou de se faire repérer par des curieux. Ils cachèrent les effets du réalisateur chez Auguste afin que la police des frontières trouve la chambre de l'iranien vide.

Dans une clairière, Esfandiar avait monté sa tente à l'aide d'Olga et d'Auguste. Il rangea l'intérieur à sa convenance, lit de camp d'un côté, livres et carnets de l'autre. À l'extérieur, il créa une cuisine de fortune sous une bâche. Satisfait, il contempla son nouveau logement. Il mangea à la lueur des bougies, s'interrogeant sur la mesure d'expulsion, cause du retrait de son visa. Qu'avait-il bien pu se passer ? Olga lui avait promis de s'occuper des formalités administratives. Il pouvait lui faire confiance. Le seul inconvénient était le retard qu'il prendrait dans le montage de son film. Mais il mettrait les bouchées doubles au retour. Sur l'île, il se contenterait de parachever le scénario. Avait-il fait une folie, aurait-il dû rentrer ? Il n'avait jamais fait preuve d'impulsivité avant ce jour, mesurant les conséquences, pesant le pour et le contre. La raison le guidait mais pas cette fois ! Il se coucha serein après avoir admiré le ciel étoilé.

Le lendemain il s'éveilla pour cette première journée d'exil dans l'exil. Cette île était un éden ! Verdoyante et traversée de chenaux, écrin étincelant au milieu du Saint Laurent, elle enchantait le réalisateur qui y vit un signe du destin : la liberté incarnée dans ce bout de terre. L'affranchissement total, délivré de visas et de règles. Il se créa ses propres normes. Le matin, levé aux aurores, il faisait

chauffer l'eau pour le café. Il le prenait face au fleuve en dégustant du pain, du fromage et des myrtilles. Il se promenait une demi-heure puis écrivait jusqu'à midi. Il préparait son repas cuisiné par Auguste, il n'avait qu'à réchauffer le contenu des boîtes. Après une courte sieste il nageait une heure. Il se délassait au soleil puis travaillait jusqu'à la tombée de la nuit. Il ne manquait de rien, avait la paix et travaillait sans contrainte. Il se sentait en sécurité dans cette île sauvage.

Un soir, il ouvrit le livre offert par Auguste, un livre en français. Il ne connaissait pas cette langue. On avait glissé dans ses affaires un petit dictionnaire français-anglais. Il le consulta et déchiffra lentement les phrases. Il découvrit un livre pour enfants. Ayant pris les paroles d'Auguste au pied de la lettre, il s'était attendu à un guide destiné aux campeurs. Tous les soirs, Esfandiar apprenait le français en lisant ce chef d'œuvre de littérature enfantine. Il aurait rêvé d'avoir un tel livre pendant son enfance ; il contenait des savoirs essentiels : faire du caramel, fabriquer un cerf-volant, construire un nichoir, observer les constellations...

Cette vie ascétique finit par plaire à Esfandiar, même si la compagnie de ses amis lui manquait. Le hasard les avait réunis à Montréal dans la diversité. Les artistes

s'enrichissaient mutuellement. Il faudrait réitérer l'expérience ! Se retrouver ailleurs plus tard. Auguste serait le bienvenu, sans lui la bande était incomplète. Chacun avait ses bons et mauvais côtés, les artistes n'étaient ni lisses ni pointus, constatait Esfandiar. Les défauts de certains pimentaient la vie en communauté. Leurs qualités rendaient leur fréquentation agréable. Esfandiar, nostalgique, se remémorait les souvenirs récents. Il énumérait les traits marquants de ses compagnons : Stanislav, toujours un mot gentil, à l'âme vaste comme la Sibérie. Marco le joyeux drille aux blagues lourdes. Aristide et ses manies avec les plantes. Ignacio jurant, tressautant, grimaçant. Auguste, le débonnaire, s'oubliant lui-même. Tania et Giambattista, à l'amitié explosive. Léandre, il commençait tout juste à l'apprécier, ce jeune avait de bons côtés. Et Olga, ah Olga ! Le peu de jours passés au sein de la résidence avait été parmi les plus heureux de son existence. En partie grâce à elle... L'amour et ses tourments avaient pourtant été mis aux oubliettes depuis des années ! Le réalisateur s'était mis des œillères blindées. Les œillères avaient sauté ! Penser à Olga et des poèmes en italien s'improvisaient dans son esprit, son image enivrante comme les roses d'Ispahan le berçait. Il n'osait se déclarer car il était certain qu'Olga le regardait comme un homme blasé, amène mais pas très drôle. Esfandiar avait vieilli prématurément tant

du point de vue physique que spirituel, après avoir mis l'amour aux oubliettes... Arriva un temps où il ne pensait qu'à son métier. Avant, il n'était pas comme ça. Le jeune Esfandiar, plus enjoué, avait fait de sa vie un parfait équilibre entre travail et détente. Il avait pris des risques, déjouant les forces de l'ordre pour retrouver ses amis, filles et garçons, boire de l'alcool, écouter de la musique tapageuse... Les choses interdites dans son pays, il les faisait avec allégresse. Tant pis pour le danger ! Esfandiar considérait que le risque encouru faisait tout le charme des divertissements. Le réalisateur avait le spleen de sa jeunesse. Elle lui avait été ravie trop tôt...

Allongé devant la tente, Esfandiar admirait les constellations. Il reconnut le cygne puis une étoile fila. Il formula un vœu à voix haute. Secret sonore murmuré aux pléiades. La chaleur était telle qu'il ne pouvait demeurer dans la tente. Rien de tel qu'une nuit à la belle étoile ! Sur l'île, il ne se souvenait pas de ses rêves, les cauchemars s'étaient-ils tus ? Le funeste pressentiment demeurait latent. Mais sur son île ceinte par l'eau, il n'avait rien à craindre.

L'eau ! Mahmood parcourait la ville en scooter à la recherche du lieu idéal. Il n'y avait pas de lacs sur l'île de Montréal, quelques étendues d'eau anecdotiques, c'est tout. Il fallait se rendre assez loin pour trouver la

grandeur, la profondeur désirées. Le Québec regorge de lacs mais il faut faire de la route. Le Québec est vendu comme une province réputée pour ses étendues lacustres. Pub mensongère quand tu vis sur l'île de Montréal, métropole bétonnée où la nature a sa place à condition de se tenir à carreau. Mais la cible avait elle-même conduit Mahmood sur une piste... Il l'avait suivie un matin. Elle s'était rendue dans un parc qui donnait sur le fleuve. Il y était large de plus d'un kilomètre et aurait pu convenir. Mahmood resta un moment à contempler la cible qui semblait rêveuse. Il se retint de l'approcher. La difficulté de résister à ses envies bestiales le rendait fébrile. Il dût partir travailler à regret. Il avait été à deux doigts de se saisir de la cible pour l'amener dans un buisson et assouvir ce désir inapproprié. Avant de se rendre au salon de thé, il dût prendre une douche froide pour calmer son corps échauffé. Il repensa au fleuve. Était-il suffisamment profond ? Il vérifia sur Internet et fut satisfait. Finalement, il opta pour le fleuve. Tant pis pour les lacs ! Cela serait moins contraignant, amener la cible sur le fleuve serait le plus simple. Rapide et sûr, il tenait le lieu idéal.

Chapitre 5

Olga fixait Stanislav lisant son travail. Elle guettait une réaction mais il demeurait imperturbable. Les pensées de la jeune femme divergèrent. Olga investie de la délicate mission de légaliser le statut d'Esfandiar, attendait le résultat de ses démarches. Elle souhaitait qu'il réintègre vite la résidence, son absence leur pesait. Les artistes s'entendaient de mieux en mieux, le groupe se soudait jour après jour. Olga faisait partie des leurs. Elle n'en revenait pas, l'illustre inconnue dans la cour des grands ! Elle avait imaginé cet été comme solitaire, ses célèbres colocataires trop occupés pour socialiser. Mais Olga était aimée de tous et c'était réciproque ! Son regard s'assombrit : après l'été, le retour au bercail, enfin bercail, terre d'exil ! Retour à ce travail qui la satisfaisait de moins en moins, à l'appartement minuscule (sa chambre à la Sucrierie était plus grande que son studio bucarestois). Retour à la vie subie. Pas de la survie mais de la sous-vie. Elle sous-vivait à Bucarest. Comme Cendrillon après le bal, Olga serait dépouillée de ses avantages. Avoir passé un été à écrire, payée pour cela, avec à sa disposition une suite et des repas gastronomiques... Mais Olga ne comptait pas rester dans

cette situation, déterminée à améliorer les choses. Stanislav posa les feuilles et hocha la tête :

- C'est magnifique... Remarquable ! Tu vas toucher beaucoup de gens avec ce texte. Même ceux qui ne connaissent pas la Moldavie.

Ils étaient au salon de thé, Bip Bip venait de leur servir un café frappé. La canicule opprimait nos artistes, il était impensable de boire quelque chose de chaud.

Stanislav insista :

- Tu mérites ta place à la Sucrerie ! Tu es une excellente écrivaine ! Et je ne dis pas ça pour te faire plaisir. Sache-le, je serai toujours franc avec toi. Tu es peut-être la seule inconnue du groupe mais cela n'enlève rien à ton talent !

Olga le remercia en baissant les yeux :

- Je te remercie infiniment de m'aider, de me relire, de m'encourager ! Avoir l'avis d'un écrivain aussi éminent que toi... C'est même pas imaginable en rêve !

Stanislav éclata de rire :

- N'exagère pas ! Je ne suis pas Dieu non plus ! Et encore une fois, je suis sincère. Si tu écrivais mal je ne me gênerais pas pour te le dire !

Olga lui sourit, reconnaissante. Elle but une gorgée de café et soupira :

- Je suis inquiète. J'espère réussir à démêler cette affaire de visa. Je ne sais pas pourquoi cette affaire me tient tellement à cœur. Après tout, il n'y a pas mort d'homme ! En attendant je me défoule en écrivant et j'avance plus vite que prévu. Je passe mon anxiété dans mon travail. Comme tu as pu le voir, j'ai beaucoup écrit la dernière semaine.

Elle ajouta comme pour elle-même :

- Je ne sais pas pourquoi cela me tient tant à cœur...

Stanislav ne répondit pas, il sourit à la pensée qui venait d'effleurer son esprit.

Un soir la police des frontières vint rendre visite aux résidents. Elle fouilla le bâtiment et ne trouvant rien dans la chambre d'Esfandiar, pensa que l'homme avait pris la poudre d'escampette avec ses affaires. Au cours d'un interrogatoire sévère, un des agents demanda aux artistes présents ce qu'ils

savaient d'Esfandiar A. et s'ils avaient une idée de l'endroit où il se trouvait. Aristide répondit d'un air détaché :

- On n'a guère le temps de faire connaissance, on est là pour travailler. Cet homme avait l'air sérieux. Que dire de plus ?

Cette interrogation rhétorique s'adressait à Giambattista vers qui il s'était tourné. L'italien dissimulait sa nervosité par une allure hautaine ; pas difficile puisqu'il excellait dans cet exercice au quotidien.

- Non parlo bene francese, non capisco tutto. Mi dispiace...³⁵ dit-il avec affectation.

Ignacio au bord de l'implosion, lâcha :

- Mi dispiace tabarnak ! Suka Bliad !³⁶

Les agents le regardèrent avec circonspection. Stanislav, transformé en homme slave polaire, visage marmoréen et intonation implacable, conclut :

- Il a dû repartir dans son pays. Nous ne savons rien de plus.

³⁵ « Je ne parle pas bien le français, je ne comprends pas tout. Je suis désolé... »

³⁶ « Suka bliad » expression argotique russe que l'auteur ne traduit pas par pudeur.

Il coupa court à la conversation et les agents partirent.

Quelques jours plus tard, on donna une garden-party. Cette petite soirée était à l'initiative d'Aristide. Marco, fêtard invétéré, l'avait aidé dans sa tâche. Un buffet préparé par Auguste trônait sur la table du jardin : pissaladière, pamplemousses au crabe, gougères au fromage, ravioles aux crevettes. Le tout arrosé de clairette de Die. Si Léandre déplora la présence de mets trop caloriques, Ignacio manqua de défaillir en voyant ces délices. Il s'écria :

- ROBUSTE !! SUCE MA GRAINE³⁷ !!!

Marco chuchota à Auguste :

- Mais où a-t-il appris ça ?

Giambattista avant de se rendre au centre-ville comme de coutume, profita de la compagnie des autres. Il avait revêtu ses plus beaux atours, costume trois pièces bordeaux et mocassins sombres, il sentait le parfum à des kilomètres à la ronde. Marco constata :

³⁷ Insulte québécoise.

- Mein Gott, ça sent fort l'homme qui n'veut pas rentrer seul !

Tania désigna de la tête Giambattista qui lança avec fierté :

- Bleu de Chanel, un incontournable !

Marco chuchota :

- On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre...

Un soir Marco avait vu Giambattista entrer dans un bar nommé « La fessée cul nu ». Sur sa devanture : la photo d'un adonis musclé portant un slip en cuir échancré, index sur la lèvre inférieure et regard qui en dit long.

Le fête battait son plein, Léandre grignotait des légumes coupés en fines tranches ; les gougères et la pissaladière mais quelle horreur ! Tellement gras ! Il avait daigné goûter un pamplemousse et des ravioles, sensationnels. Stanislav initiait Tania au kazatchok³⁸, elle riait aux éclats car elle ne cessait de tomber. Olga dansait avec Ignacio qui avait appris un nouveau mot : « Câliss³⁹ ». Après

³⁸ Danse traditionnelle cosaque.

³⁹ Juron québécois.

avoir entendu une dame le hurler dans la rue, il ne cessait de le répéter.

- Câââââ Polka ! Tu vas trop vite, je n'arrive pas à suivre ! dit-il en souriant.

Marco éclata de rire :

- Olga, si tu t'cherches un nom d'auteur, pas mal le pseudo Polka Câââââ !

Auguste, parti dans la cuisine, réapparut avec une fabuleuse tarte au citron : lisse, blanche, appétissante. Et sucrée !

- Le clou du spectacle : une tarte au citron ! annonça-t-il.

Léandre poussa un cri aigu, pâlit. Trop de sucre pour lui probablement... Contre toute attente, il se jeta sur la tarte, la mira, la huma ; non ce n'était pas du dégoût ! Le sucre n'était pas la cause de sa réaction. Léandre, les larmes aux yeux, murmura :

- Une tarte au citron ! Je suis si ému ! Ma madeleine de Proust amoureuse...

Léandre avait un pêché mignon, sucré de surcroît !
Face à la stupéfaction de ses colocataires il s'expliqua.

Durant le séjour à Menton, le seul séjour avec sa dulcinée, ils s'étaient empiffrés de tartes au citron, matin, midi et soir. Ils avaient ri en constatant :

- Nous finirons tous les deux diabétiques !

Léandre avait ajouté :

- Cela m'est égal, tant que je suis à tes côtés...

La dame détourna les yeux, songeant au retour à Paris, à son mari, à la vie reprenant son cours normal, fini l'amusement ! Léandre, certain d'avoir gagné son cœur, revint à la capitale plein d'espoir. Elle annoncerait à son époux que c'était fini. Elle débarquerait désemparée chez Léandre. Ce dernier l'accueillerait à bras ouverts et lui murmurerait :

- Enfin ! Ne nous séparons plus jamais !

Léandre revint à lui, quelles exquises pensées ! Il soupira :

- Je revois les yeux de mon amoureuse et l'imagine à mes côtés. Après Menton, la tarte au citron est devenue notre tradition, on en mangeait dès qu'on se voyait.

Auguste, sensible, fut touché par l'histoire. Léandre goûta la tarte avec solennité. Auguste à l'affût de son verdict, écouta ses paroles :

- Beauté de la pâtisserie, raffinement du goût, sablé croustillant, crème onctueuse, alliant douceur et acidité !
Bravo, elle est succulente !

Pendant ce temps, sur l'île, l'humeur n'était pas à la fête. Ça s'était gâté pour Esfandiar, qui la fleur au fusil, n'avait pas anticipé les difficultés. Après une semaine il déchantait. L'humidité ne lui réussissait guère et en période de canicule, il était incapable de travailler. Il s'allongeait sous un arbre, attendait que ça passe. Les moustiques le dévoraient chaque soir, parsemant sa peau de boutons. La pluie, heureusement rare, l'obligeait à demeurer dans sa tente, en sueur. Il ressemblait à un clochard montréalais, barbe peu soignée et vêtements informes. Il se sentait laid, sale et malodorant malgré ses bains quotidiens dans l'eau fluviale. Sa vie confortable lui manquait, sa chambre douillette, ses draps frais, sa chaise de bureau ergonomique,

sa bibliothèque, ses repas au restaurant... Olga lui manquait aussi. Quand elle lui portait des vivres, il n'osait s'approcher d'elle à cause de son état pitoyable. « Oui, je suis un clodo, songea-t-il, je vis sur une île car des fonctionnaires ont mal fait leur travail... Je ne suis pas fautif mais cela me pèse. Tout aurait pu être si facile... ». Ni île de la vie ni île de la mort, plutôt île de l'ennui ! Et s'il abandonnait tout, repartait en Iran et fini cette mascarade ? Il achèverait son film, s'installerait en Italie. Pourquoi continuer à souffrir ? Il ne méritait pas cette affliction. Mais Esfandiar se disait : allez, encore une semaine et on verra !

Giambattista, sur le toit-terrasse de la résidence en compagnie de Coccola, peignait des hortensias à la demande de Tania :

- Je veux une peinture de ces fleurs sur un chandail en soie !

Elle avait débarqué au milieu de la nuit pour lui faire part de son idée. Il en avait un peu marre du travail en équipe. Lui le solitaire, vivant en quasi-autarcie, avec pour seul compagnon Coccola. Il se dit : « C'est moi qui aurais dû finir sur cette île ! Pas Esfandiar ! ». Quand il était enfant, dans la banlieue milanaise, il détestait travailler avec les

autres. Le matin il se cachait dans la cave pour ne pas aller à l'école. Il trouvait injuste qu'on l'oblige à fréquenter ses semblables ; il voulait être seul quand il étudiait. Il supplia ses parents de lui donner des cours privés, en vain. Les dimanches, il s'enfermait dans sa chambre et peignait. Il ne voulait voir personne, pas même ses parents. Un jour, une nouvelle élève intégra sa classe, Tania. Farouche et au caractère bien trempé, aussi asociale que lui. Leur amitié naquit quand l'instituteur les obligea à préparer un exposé à deux. Ils devinrent inséparables, passèrent leur temps libre ensemble : elle dessinait, il peignait. Ils étaient comme frère et sœur. Leur amitié trentenaire résisterait-elle à ce projet professionnel ? Oui, bien sûr, mais il ne fallait pas que ça se prolonge... Giambattista reconnaissait que la collaboration avec Tania avait du bon. Ils se voyaient pour discuter du projet puis travaillaient chacun de leur côté. Giambattista peignait et Tania dessinait les patrons des vêtements puis y intégrait les œuvres du peintre. La jeune femme cousait elle-même les prototypes. Ils étaient ravis du résultat malgré les frictions quotidiennes. Ébloui par le soleil, il chassa ses lunettes. « Et si j'allais tenir compagnie à Esfandiar sur son île ? Oui mais alors on ne sera plus seuls... Cependant, l'île est assez grande pour avoir chacun son espace. On se retrouvera le soir pour le souper et basta ! ». Giambattista

s'imagina dans une clairière, peignant sans contrainte du matin au soir, en incluant bien sûr les siestes et les encas. Personne pour lui casser les pieds. Perspective séduisante, mais ses belles tenues seraient crottées et il ne pourrait plus sortir le soir. Il posa son pinceau, c'était l'heure de la pause ! Il s'assit sur un transat et dégusta un cannoli (son dessert favori revisité par Auguste, toujours à vouloir faire plaisir à ses hôtes !). Quelle lieu de délices cette Sucrierie ! Elle portait bien son nom ! Sur l'île il n'aurait pas ce confort, ces pâtisseries, cette vue... Cette vue ? Sur le toit d'un immeuble voisin, une personne de noir vêtue observait la Sucrierie avec des jumelles. Voilà qui était bien curieux ! Giambattista écarquilla les yeux pour mieux distinguer l'individu. Qui cela pouvait-il bien être ? Et pourquoi espionner la résidence ? L'individu dû le surprendre à le regarder car il quitta aussitôt les lieux. C'était peut-être un paparazzi mais il ne semblait pas avoir d'appareil photo. Puis ils étaient connus, mais de là à attirer des photographes, ils n'étaient pas des top modèles ou des acteurs hollywoodiens... Il fut déconcentré par Aristide qui venait étudier en profitant du soleil. Il lui fit un sourire de « beau gosse » comme disait Léandre (il surnommait le botaniste « Sourire de beau gosse ») et s'allongea sur une méridienne. Coccola grogna, indifférent au charme du nouvel arrivant. Giambattista ne lui dit rien à

propos de l'homme aux jumelles. Il parlait peu à Aristide, se bornant aux formules de politesse (et encore !) et demeurait réservé voire glacé en sa présence. C'était la première fois qu'il se retrouvait seul avec lui. Giambattista plia ses affaires et regagna sa suite.

Dans la nuit, Olga rentra d'une fête moldave, tout le monde dormait à la Sucrierie. Elle n'était pas allée en Moldavie cette année et ça lui manquait. Partager avec ses compatriotes exilés la musique et la cuisine de son pays lui avait procurée une joie exquise. Elle s'était bien amusée et aurait dansé jusqu'au matin ! Mais demain il fallait se lever tôt, travailler. Elle accota son vélo au mur et pénétra dans le hall. Assoiffée, elle se dirigea vers la cuisine pour prendre un verre d'eau. Elle entendit un bruit dans le salon. Elle y trouva Ignacio pleurant à chaudes larmes sur le canapé. Elle s'approcha de lui, lui toucha l'épaule :

- Ignacio, que se passe-t-il ?

Elle prit un mouchoir sur la table basse et le lui tendit.

- J'y arrive pas, murmura-t-il en secouant la tête, je suis pas capable d'écrire une seule ligne, mon éditeur va me

tuer, pire, me licencier... Chaque nuit je fais des cauchemars, je dors mal, je suis épuisé...

Il se remit à sangloter. Olga le rassura :

- Tu vas y arriver Ignacio, il te reste un mois et demi.

Je te propose mon aide à nouveau, accepte-la.

Le lendemain matin, Olga et Ignacio se rendirent à la Segreta Spiaggia à vélo. Ils y croisèrent Aristide. Il s'étirait dans l'herbe fraîche en maillot de bain, il venait de nager. Il leur annonça son nouveau projet : il illustrerait des textes de Goethe, tirés du « Divan », en se référant au « Traité des couleurs » de l'écrivain allemand.

- Je suis très excité par ce projet ! confia-t-il à ses amis en souriant.

Ignacio le félicita puis baissa les yeux, abattu : Aristide, même pas écrivain, allait faire un livre ! Olga et Ignacio s'éloignèrent, traversèrent les fourrés pour atteindre les rochers où ils s'installèrent. Tout était calme, on entendait le clapotis de l'eau et le gazouillement des oiseaux. Olga avait conduit son nouvel ami dans cet endroit serein pour l'aider à réfléchir. Ils considérèrent l'île Charron face à eux. Ignacio appréciait les tentatives d'Olga pour l'aider ; s'il arrivait enfin

à écrire ce fichu livre, il lui serait dédié ! A la demande d'Olga, Ignacio résuma son parcours : à vingt-neuf ans il avait démissionné de son travail de fonctionnaire de mairie, dégoûté et amer. « FION⁴⁰ctionnaire !! J'étais FIONctionnaire ! » lâcha-t-il. Après avoir claqué la porte de cette prison morale, il rentra chez lui et s'enferma pour écrire. En une semaine, il accoucha de son premier roman. Ce livre contait les aventures kafkaïennes d'un employé de mairie dans une petite commune portugaise. Ignacio revivait ce moment de grâce, il avait été touché par la « main divine ».

- Ah Polka, pourquoi ne suis-je pas capable de reproduire ce miracle ?

Olga lui demanda comment il avait écrit les livres suivants. Ignacio avait eu une idée soudaine puis avait suivi un plan savamment orchestré. Il bouclait rapidement ses livres, trois mois lui suffisaient. Il avait narré la suite des aventures de l'employé de mairie. Il en était à présent au cinquième tome. Mais il ne savait plus quoi raconter à propos de lui, il ne lui restait qu'à le faire mourir et passer à autre chose.

- Je deviens cynique ! plaisanta-t-il.

⁴⁰ Fion : anus.

- T'inspires-tu de ta vie quand tu écris ? s'enquit Olga.

Ignacio acquiesça :

- Oui mais je modifie pas mal d'éléments réels, par exemple, je ne parle jamais de ma maladie...

Il lui raconta à quel point cela l'avait handicapé. Ses parents furent obligés de le retirer de l'école tant les brimades dont il était victime le faisaient souffrir ; certains camarades allaient jusqu'à la violence physique. Il revenait le visage tuméfié, choqué et apeuré. Ses parents le scolarisèrent à la maison. Ils essayèrent diverses méthodes pour que leur enfant guérisse de sa maladie et de ses traumatismes. Après une longue psychothérapie, Ignacio retourna sur les bancs de l'école. Les symptômes s'étaient légèrement atténués et l'enfant avait confiance en lui. Il entra au lycée et, brillant, obtint d'excellents résultats. Malgré ses tics et ses mots intrusifs, il se fit des amis. Ils riaient ensemble de sa maladie, ses camarades se moquaient gentiment de lui. Ignacio était enfin heureux. Ces amitiés lycéennes demeuraient aujourd'hui. Il intégra l'université de philosophie afin de devenir docteur, il souhaitait être professeur. Mais au cours de ses études, ses symptômes constituèrent à nouveau un obstacle. Quand il s'exprimait à l'oral, il ne pouvait

s'empêchait de proférer des mots sans queue ni tête voire grossiers. Il se souvenait particulièrement d'une conférence sur Platon en présence de son directeur de thèse. Il débuta son exposé ainsi :

- Platão... CABRÃO !!!!

Ce qui pourrait se traduire par « Platon... Tête de con !!!! ». Le docteur en philosophie renonça à enseigner et accepta le poste inintéressant de FIONctionnaire ; un poste où seul dans son bureau, il n'injurait personne. Ignacio répéta :

- Je m'inspire de ma vie, mais je ne parle jamais de ma maladie...

Olga fixait l'île Charron : quelque part dans cet horizon insulaire, Esfandiar. Que faisait-il ? Pensait-il à elle ? Elle murmura :

- Et pourquoi pas ?

Etait-ce adressé à Ignacio ou répondait-elle à une question intérieure ? Ignacio soupira : s'il n'évoquait jamais sa maladie dans ses livres, il y avait à cela une raison...

Mahmood s'interrogeait : il ne voyait plus la cible au salon de thé et elle ne semblait plus demeurer à la Sucrerie. Posté sur un toit voisin de la résidence il guettait les artistes avec des jumelles : la cible ne participait plus aux repas dans le jardin. Étrange... En plus il avait été repéré. Un matin, le peintre avec son maudit chat avait surpris son petit manège. Fini l'espionnage de la résidence, cela devenait trop risqué ! Un soir il suivit deux artistes qui se rendaient au bord du fleuve. Il les vit monter dans un bateau pour se rendre sur l'île en face. Étrange à une heure aussi tardive. À voir leurs mines sérieuses, il ne s'agissait pas d'une ballade d'agrément. Ils revinrent quelques minutes plus tard ; Mahmood se cacha dans les buissons pour les écouter. Il les entendit parler de la cible. La cible se trouvait donc sur l'île ! Mais pourquoi ? Décidément, c'était de plus en plus mystérieux ! En tout cas cela arrangeait ses affaires. Tout serait plus simple à orchestrer. À croire que la cible le faisait exprès et l'attendait à bras ouverts. De toute façon ils étaient destinés à se rencontrer une bonne fois pour toute. C'était écrit, c'était comme ça. Et pas seulement dans le scénario ! Dans cette histoire, la réalisation rejoignait la réalité. Il ne restait à Mahmood qu'à choisir le jour où les amants maudits s'uniraient dans l'au-delà.

Chapitre 6

Ce matin, Esfandiar se morfondait de ses semblables. Il traînait comme une âme en peine sur l'île. Besoin de bavarder, de s'épancher, seul il tournait en rond. Tous les deux jours, les visites de ses amis étaient brèves ; quand il voyait la barque repartir vers la Segreta Spiaggia, son cœur se brisait. Il priait pour qu'une enfilade de pétroliers les empêche de rentrer. Ils seraient contraints de rester lui tenir compagnie. Mais la voie était toujours libre ! Heureusement, Esfandiar n'était pas tout à fait seul... Depuis son installation, il avait pour voisine une loutre. Le réalisateur se mit à lui parler, racontant sa vie à la bête. Elle semblait l'écouter, se dressant sur ses pattes et le fixant avec intérêt. Il finit par la nommer Modjeh, « bonne nouvelle » en persan. La loutre, facétieuse, jouait avec des pierres ; allongée sur le dos, elle semblait jongler. Mais aujourd'hui Mojdeh était en vadrouille, il ne pouvait même pas converser avec elle. Esfandiar s'assit devant le fleuve, s'apprêtant à nager. Il aperçut un drôle d'oiseau noir aux épaulettes rouges. Celui-ci, pas farouche, s'approchait de lui en marchant, la tête haute. Esfandiar s'adressa au volatile :

- Je vais bientôt n'avoir que des confidents à poil et à plume !

Mais l'oiseau prit son envol et traversa le fleuve en direction de la Segreta Spiaggia. Esfandiar soupira, l'oiseau allait où il voulait, pas lui ! Cela lui évoqua « La conférence des oiseaux »⁴¹. Il se trouvait dans la vallée de la mort, celle où le cœur est immobile et silencieux. Et l'oiseau lui, rejoignait le roi Simorgh⁴². Il l'appela « Azadi », liberté en persan. Il récita à voix haute le passage de la vallée de la mort :

- Ce qu'on peut considérer comme l'essence de cette vallée, c'est l'oubli, le mutisme, la surdité et l'évanouissement. Là tu vois disparaître, par un seul rayon du soleil spirituel, les millions d'ombres éternelles qui t'entouraient.

Il ferma les yeux et plongea dans le fleuve.

Esfandiar préparait son repas quand il vit Modjeh se faufiler près de lui ; la loutre s'ébroua puis joua avec des brindilles. Le réalisateur murmura :

⁴¹ Poème de Farid al-Din Attar.

⁴² Oiseau mythique persan semblable au phénix.

- Salut Modjeh ! Comment ça va ? Moi pas fort ce soir. Mais ta visite me fait plaisir ! Tu as le don de remonter le moral avec tes pitreries !

Esfandiar lui donna un morceau de jambon. L'animal le dévora avec appétit puis se mit sur le dos et folâtra avec des cailloux. Esfandiar mangea en la contemplant. Il lui conta ses états d'âme.

- Ah Modjeh, toi tu badines, tu t'amuses ! Mais tu es chez toi, tu es dans ton élément. Moi pauvre citadin, je suis perdu ici sans mes repères. J'ai besoin des autres humains, de leur compagnie, de leurs paroles. De leur amour...

Modjeh partit peu après le coucher du soleil. Esfandiar retira ses habits d'extérieur et enfila son pyjama, constatant qu'il avait minci et s'était musclé. Au moins un avantage à demeurer ici, il faisait du sport ! Il en avait bien besoin vu l'empâtement de sa silhouette ces dernières années. À son retour, il ferait les boutiques pour se procurer de nouveaux vêtements. Il avait envie d'être beau, de plaire. Il demanderait à Giambattista, le spécialiste en matière de mode masculine. Et qui sait ? Peut-être qu'Olga accepterait un rendez-vous avec lui ! Seul sur son île, Esfandiar avait le droit de rêver ! Il ne lui restait que ça pour se rapprocher des

gens. Il s'évadait dans ses rêveries éveillées pour trouver le sommeil et supporter l'isolement. Il s'endormit bientôt. La prémonition fatale devint prégnante, et, au cœur de la nuit, l'effraya de ses tentacules sombres. Oppressantes impressions étranglant l'homme solitaire.

Après une laborieuse journée de travail, Olga attendait Léandre au salon de thé. Il terminait sa répétition avec Stanislav avant de la rejoindre. Olga, avachie sur le fauteuil en rotin, ressassait les souvenirs de l'année écoulée : elle avait quitté un homme grossier. Il trompait sa femme avec elle et Olga l'ignorait, le croyant célibataire ; elle l'avait appris par une connaissance commune. Lors de leur rencontre elle ne s'était fait aucune illusion, « il y a un loup » pensa-t-elle. Par conséquent, elle fut peu surprise en apprenant cela. Après cette déconvenue, pas la première, elle prit la décision de rester seule. Ses parents se fichaient éperdument que leur fille ne soit pas mariée à l'âge canonique de trente-trois ans. Même son arrière-grand-mère, encore en vie, l'exhortait à demeurer célibataire. Seule sa grand-mère s'inquiétait de la voir ainsi. En Moldavie, on se marie très jeune, on fait des enfants avant trente ans et on ne divorce jamais. Ça peut amener à des dérives... Comme la fille des voisins, mère à vingt et un ans. Son petit ami avait renoncé à

de brillantes études de vétérinaire en Allemagne après la naissance de l'enfant. Il avait cessé l'université, oublié l'Europe de l'ouest. Retour dans sa ville natale pour devenir policier. Puis la jeune femme avait fui sans laisser d'adresse. Le pauvre garçon prenait soin du bébé tout en exerçant un métier déplaisant ; il avait vieilli prématurément, cheveux gris et visage marqué, creusé de rides précoces, soupirant ses rêves envolés. Il y avait aussi les trois filles du bout de la rue. L'aînée, à l'approche de la fatidique trentaine, fit un enfant avec le premier homme venu, un criminel croupissant en prison, la cadette eut une fille avec Dieu sait qui et la benjamine se maria à dix-huit ans avec un membre d'une secte dans laquelle elle s'était enrôlée. Les deux aînées trouvèrent un travail en Italie, laissant leurs enfants à leur mère en Moldavie. Ces enfants n'étaient pas les seuls orphelins économiques du pays. Les pensées d'Olga, parties de sa mésaventure amoureuse, bifurquaient ainsi, vers son pays et ses habitants, les misères et les égarements. Cela ferait un bon sujet de livre, la société moldave de nos jours. Olga avait toujours été en retrait de cette société ; par exemple, elle n'avait pas fondé de famille. On ne peut décider dans la vingtaine qu'on va se marier et avoir des enfants car la société et nos parents nous l'intiment, même insidieusement. Il faut apprendre à se connaître, s'aimer soi-même. Vivre

avec soi-même. L'amour d'un autre viendrait après. Peut-être, ou pas.

Léandre surgit dans la cour et s'installa face à elle.

- Enfin terminé ! Tu ne m'a pas trop attendu ?
demanda-t-il.

- Non, je pensais à mon pays, à l'amour...

Le sujet de prédilection de Léandre ! Il s'intéressa à son avis sur l'amour. Elle lui répéta ses pensées. Ajouta :

- Aimer est plaisant, mais me concernant, ça ne s'est jamais bien terminé. Je devais être trop jeune, immature... J'aurais dû rester seule dans ma vingtaine. Je suis bien seule. Bon, j'ai parfois la sensation qu'il manque un truc... Mais peut-être demeurerai-je seule ?

Léandre s'insurgea :

- Voyons Olga ! Il n'est pas envisageable de finir sa vie seul ! L'amour donne le sentiment d'éternité, de plénitude ! L'être aimé est notre moitié perdue et retrouvée

sans qui on ne peut vivre ! Enfin, tu connais la théorie d'Aristophane⁴³...

Olga s'exclama :

- Oui ! Ma moitié ne doit pas être de chair. L'écriture est mon unique amour en ce moment. Mais cette vie me convient. Tel le poète grec je me sens investie d'une vocation divine de transmission aux autres.

Léandre désapprouva :

- Les artistes ne sont pas dépourvus de sentiments ! Malgré le don que nous avons reçu, nous restons des êtres humains, nous vivons !

Léandre commença à parler de sa femme mariée, intarissable. Olga le provoqua :

- Et si ta chérie ne quittait pas son mari et se partageait entre toi et lui ? Avec votre accord bien sûr.

Léandre en fut soufflé, il secoua la tête. Non, la polyandrie n'était pas une option ! Olga rit sous cape.

⁴³ Dans le Banquet de Platon, Aristophane soutient que l'amour est le désir de reconstituer l'unité originelle d'un être séparé en deux moitiés par Zeus.

Léandre susurra :

- Un jour elle débarquera avec un bouquet de roses blanches, nos préférées... Elle m'annoncera qu'elle a tout quitté pour moi...

Il sourit, regardant la végétation opulente du jardin. Olga commanda deux verres de vin (le fameux vin moldave) et trinqua à « l'amour, illusion ou réalité, qui donne matière à conversations interminables ! ».

Léandre se coucha et ne tarda pas à tomber de sommeil. La femme aimée apparut dégustant une tarte au citron, cadeau de Léandre. Le cadre était idyllique : la terrasse d'une villa, à l'horizon des montagnes blanches auréolées d'un ciel azur ; dans le jardin avoisinant la villa, des arbres fruitiers, une herbe grasse et des fleurs resplendissantes. Installée sur un récamier tapissé de velours grenat, l'amoureuse mangeait lentement, dégustant chaque bouchée. Elle savourait cette tarte comme le meilleur plat jamais goûté. Son visage exprimait la jouissance la plus absolue. Une fois la tarte finie, elle se lécha les doigts avec gourmandise. Elle soupira de plaisir, passant lascivement sa langue sur ses lèvres blanches de meringue citronnée. Soudain son visage se durcit. Elle s'écria :

- Vraiment pas bonne ta tarte !

Elle se leva et se détourna de lui. Léandre se réveilla en sursaut. Un malaise sournois le saisit.

La journée suivante Léandre demeura apathique, lui habituellement si allègre. Stanislav constatant ce changement d'humeur s'enquit :

- Est-ce que tout va bien ?

Léandre ne répondit pas. En fin d'après-midi, il s'assit dans le salon, mutique. Dans la cuisine, Auguste donnait un cours à Tania. Nulle en pâtisserie, elle en apprenait les bases. Pour ce premier cours, Auguste lui apprit à faire une tarte au citron. Depuis que Léandre avait conté son histoire de séjour à Menton, Auguste était obsédé par les tartes au citron. Il en faisait presque chaque jour. Et quoi de mieux que des tounes⁴⁴ italiennes quétaines⁴⁵ pour fêter l'avènement du citron ! Ils écoutaient Toto Cutugno et Eros Ramazzotti en chantant à tue-tête. Ils s'égosillaient :

⁴⁴ Mot québécois signifiant « chanson ».

⁴⁵ Adjectif québécois signifiant « désuet ».

- Lasciatemi cantare perché ne sono fiero sono un italiano UN ITALIANO VERO⁴⁶ !!!

Giambattista, italien fier et vrai, les accompagna la main sur le cœur dans la vocifération de l'hymne officieux des transalpins.

On les entendait distinctement dans le jardin. Marco observa :

- Gros party dans cuisine à soir...⁴⁷

Léandre quitta le salon et s'enferma dans sa chambre.

Minuit avait sonné. Olga rentrait d'une conférence. En pédalant, elle pensait à Bucarest, à son travail. Ça suffisait de vivoter ! Elle allait chercher un autre emploi. Arrête de procrastiner ma grande ! Tu mérites tellement mieux ! Un travail qui donne envie de se lever ! Un appartement décent, pas une chambre de bonne ! De l'argent sur le compte, ne plus se restreindre, plus d'économies de bouts de chandelle. Toujours penser : si demain je ne travaille plus, si j'épuise

⁴⁶ Paroles de la chanson « L'Italiano » de Toto Cutugno.

⁴⁷ « Grosse soirée dans la cuisine ce soir... »

mes économies, et si je ne peux plus payer mes factures, etc.... Je n'en peux plus... Ça doit cesser !

Quelque chose attira son attention. Sous la lumière des lampadaires, une silhouette fine et reconnaissable entre toutes, celle de Léandre. Il se trouvait sur la route parallèle à la piste cyclable. Elle freina net : Léandre se promenant à cette heure-là... Pas dans ses habitudes ! Il traversa la chaussée, se dirigea vers le terrain vague jouxtant la voie ferrée. Olga posa son vélo puis le suivit. Léandre s'approcha du grillage qui séparait le terrain vague de la voie ferrée ; un trou dans la clôture lui permit de la traverser. Il passa de l'autre côté pour s'approcher de la voie. Olga courut le rejoindre. Debout au bord des rails, Léandre scrutait l'horizon du sol de métal. Olga s'approcha de lui :

- Ça va ?

Léandre fixait les rails sombres d'un air hagard. Après quelques minutes de silence, il s'assit et murmura :

- Je crois que mon amoureuse et moi c'est fini...

Olga ne dit rien ; elle s'assit, se mit à contempler le chemin de fer. Léandre ajouta d'une voix ragailardie :

- J'ai été aveugle, elle ne quittera jamais son mari. Elle se joue de moi et de mes sentiments. Elle est trop CONVENTIONNELLE pour faire un move.⁴⁸

Il gémit.

- Je n'avais jamais aimé quelqu'un avec autant d'intensité. C'était la première fois. Je pensais que c'était la bonne...

Il étouffa un sanglot et leva les yeux au ciel :

- Pourquoi personne ne m'a jamais aimé ou du moins n'a jamais su m'aimer correctement ? Je ne suis pas une mauvaise personne, j'ai beaucoup à offrir, plein d'affection...

Nous vous épargnerons son monologue sur l'amour, plein de poncifs et de romantisme d'opérette. Olga l'écoutait en hochant la tête de temps à autre. Un train arriva, avançant péniblement, surchargé de containers défilant à l'infini. Pataud, il faisait peine à voir, émettant un bruit d'enfer, crissement aigu de roues sur les rails ; Olga entendait mal Léandre. Ce n'était pas le train idéal pour mettre fin à ses jours, on avait envie de l'aider à avancer. Quand le dernier

⁴⁸ Faire un move : agir.

wagon passa devant eux, Léandre acheva son discours. Olga tourna son visage vers lui, constata son air abattu. Il déclara :

- Ce n'est pas ce que tu crois Olga. Voir des rails, des trains, une gare, ça m'apaise ! Mais ici, où est-elle la gare ? Pour moi, une ville sans gare imposante, majestueuse, n'est pas une ville complète... Montréal avec sa gare cachée, fondue dans la masse de ces bâtiments grisâtres est incomplète !!

Il éclata en sanglot, cette histoire de gare avait fait déborder son chagrin. Olga était soulagée ! Léandre n'avait pas voulu se prendre pour Anna Karénine ! Elle murmura :

- Veux-tu que je fasse quelque chose pour toi ?

Elle était triste pour lui ; et elle n'avait pas écouté un traître mot de ce qu'il avait dit !

- Allons à Burger King, je veux un Whooper ! dit simplement Léandre.

C'est ainsi qu'Olga se retrouva à déguster des hamburgers et des sodas à une heure du matin en la compagnie d'un orthorexique.

Quelle ne fut pas la surprise d'Ignacio de croiser Léandre et Olga. Il se jeta dans un buisson du jardin attendant qu'ils pénètrent dans la maison. Il pressait ses deux mains contre sa bouche pour ne laisser échapper aucun mot inopportun. Ignacio n'avait pas envie de justifier sa présence dehors à une heure pareille. Victime d'une insomnie, il avait décidé d'aller épier Bip Bip à la recherche d'inspiration. C'était bizarre, voire malsain, mais il ne cessait de penser au corps du jeune homme. Prétexe fallacieux que le manque d'inspiration pour se rendre là-bas, mais inconsciemment, il avait envie de revoir l'ondoiement de son corps quand il marchait, l'élégance de sa posture et la suavité de ses gestes. Ignacio y était retourné plusieurs fois au creux de la nuit quand il ne risquait pas de se faire prendre. A chaque fois, des rideaux opaques étaient tirés et Ignacio, déçu, revenait à la Sucrierie. Ce jeune homme au visage fermé et au corps athlétique l'attirait. Lui qui avait toujours aimé les femmes. Il n'allait plus au salon de thé de peur que son trouble ne soit découvert au grand jour. Rôder comme un voleur dans la nuit profonde le grisait. Il se dirigea d'un pas décidé vers l'appartement du jeune serveur. La fenêtre était ouverte, les rideaux aussi. Bip Bip était chez lui, il ne dormait pas. Assis, il regardait des papiers et des photos éparpillés sur la table. Ignacio aurait aimé qu'il se lève et marche... Il réalisa

l'absurdité de ces pensées. Son long célibat lui montait-il à la tête ? Il en arrivait au point où, décelant un infime détail de féminité chez un homme, ce dernier l'attirait. Il devait se rendre à l'évidence, il ne se rendait pas là pour s'inspirer... Il aperçut Bip Bip se saisir d'une photo dont l'image lui était familière. Le jeune serveur pointa son doigt vers la photo et prononça des paroles dans une langue inconnue. Il éclata de rire, un rire sinistre, un rire qui glaça le sang de l'écrivain. Ignacio lâcha :

- TABAAAAAAAAAARNAK !

Mahmood, après être revenu de la mosquée, mettait de l'ordre dans ses papiers, obsédé par son but. Il allait passer à l'action sous peu. Les derniers préparatifs avançaient, bientôt il réaliserait son dessein. Cette pensée le rendait impatient, il aurait couru jusqu'à la rive, aurait pris un bateau sur le champ. Mais il fallait que tout soit parfait, il avait encore besoin de temps, une semaine, dix jours tout au plus. Il contempla les photos éparses et se saisit d'un portrait de la cible. Il s'adressa à la photo comme si la cible eut été dans ses mains. Il prononça les paroles sacrées, celles qui permettraient la résurrection dans l'au-delà. Extasié par cette perspective, il se mit à rire. Il entendit un cri à la fenêtre. Il bondit vers celle-ci, l'ouvrit à la volée. Un individu beuglait en secouant la tête ; Mahmood le reconnut vite, un des résidents, l'espèce d'handicapé mental.

Mahmood l'assomma avec la crosse de son revolver. Il le traîna dans son appartement et l'enferma dans la salle de bain. Ça lui apprendrait à l'épier.
Tant pis pour lui !

Chapitre 7

Le lendemain matin Ignacio ne prit pas son petit déjeuner, il ne vint pas déjeuner non plus. Dans l'après-midi Olga toqua à sa porte, pas de réponse. Elle finit par entrer. Seuls les meubles demeuraient, les affaires d'Ignacio ayant disparu. Mais où était-il passé ? Olga eut un pincement au cœur en découvrant un mot rédigé en anglais :

« Chers amis, j'ai passé d'excellents moments en vos compagnies mais j'ai dû rentrer, mon éditeur m'ayant demandé de revenir au plus tôt à Lisbonne. Nous nous reverrons, j'ose l'espérer. En attendant, vous me manquerez tous ! Si vous désirez me joindre, voici le nom de mon éditeur : Edial A. SRUOCES. Adieu ! ».

Olga, pantoise, laissa tomber le mot. Quelle surprise ! Ignacio parti sans dire au revoir et sans faire de bruit. Il avait dû quitter la résidence à l'aube. Mais quelle soudaineté ! Vraiment, cela la perturbait. Et puis, pourquoi ne pas avoir laissé le numéro de son éditeur et son courriel ? Ou son propre numéro... Ignacio avait écrit ce mot d'une écriture hachée, cela démontrait l'empressement. Peut-être une

mauvaise nouvelle était-elle à l'origine de son départ ?
Ignacio était le résident avec lequel elle s'entendait le mieux.
Olga soupira, quel dommage...

Les autres déplorèrent le départ subit du portugais. Il
allait drôlement leur manquer !

On se consola avec l'inévitable tarte au citron. Toute
la semaine, le dessert avait été tarte au citron ou dérivé, midi
et soir et même le matin. Auguste avait atteint un idéal de
tarte au citron. Il en avait créée deux versions : une avec de la
meringue et une sans pour les puristes. Les résidents jouaient
le jeu des dégustations de bonne grâce mais finissaient de
moins en moins les tartes (qu'on donnait aux voisins).
Cependant, cette lubie ne plaisait pas à tout le monde. Un
soir Giambattista rouspéta :

- Ma che ! J'en peux plus du citron, il va me faire
détester les tartes per sempre... Porca miseria !

Il se leva et monta dans sa chambre comme un enfant
puni. Olga ne toucha pas sa part de tarte, elle avait à peine
goûté les plats. Affligée par le départ d'Ignacio, elle avait le
cafard ! Peu après le repas, elle partit avec Aristide sur l'île
Charron approvisionner Esfandiar en vivres.

Aristide, après avoir bavardé avec le réalisateur, fila observer quelques plantes en voie de disparition : violette affine, arisème dragon, sanguinaire du Canada... Excité à l'idée de voir ces spécimens rares, il sautillait gaiement. Olga se trouva seule avec Esfandiar. Assis sur un monticule de terre, il dégustait sa tarte au citron en écoutant Olga parler du départ précipité d'Ignacio. Elle ne croyait pas qu'il ait pu les quitter ainsi, était désemparée et pensait le contacter. Mais elle ne possédait pas son numéro de téléphone. Esfandiar remarqua :

- Contacte son éditeur puisqu'il a laissé son nom.

Olga approuva cette idée. Elle se tut et s'assit près de lui. Esfandiar, mû par une audace soudaine, lâcha :

- Quand je serai redevenu présentable, ça te dirait qu'on prenne un verre toi et moi ?

Olga ouvrit grand les yeux : mais c'est quoi cette question ? D'où sort-elle ? Saugrenue, on dirait qu'une girafe à deux cous vient de se pointer ! La jeune femme ne répondit pas de suite. Elle finit par murmurer en souriant :

- Je préfère être seule...

Elle ajouta après un temps d'arrêt :

- Mais sinon ça aurait été avec plaisir !

- Tant pis pour moi... dit Esfandiar en souriant aussi.

Le lendemain, on menait l'apéro à coup de Ricard et de croustilles, on grignotait des cacahuètes et des pistaches, riant et bavardant avec entrain. Léandre se gardait de toucher aux bols remplis de biscuits trop salés et d'arachides très grasses. Le hamburger resterait l'unique entorse de son été ! Giambattista, majestueux, vêtu d'un costume trois pièces bleu marine, répandant un sillage d'effluves capiteuses, fit son entrée dans le jardin. Sans hésiter il vint trouver Aristide. Habituellement distant avec lui, l'évitant soigneusement, que lui voulait-il ? Il se planta devant lui, le fixa droit dans les yeux. Il se lança :

- Tania veut que je peigne des fleurs, elle a une tocade en ce moment, puis elle a pas tort puisque ce sera une collection de vêtements d'été. Les fleurs, c'est estival... Je me demandais si tu pouvais pas m'aider, je dois trouver de l'inspiration, j'y arrive plus...

Il soupira bruyamment, détourna le regard, comme s'il venait d'annoncer une funeste nouvelle. Aristide repoussa

une mèche rebelle d'un mouvement de tête et répondit, sourire aguicheur aux lèvres :

- Evidemment, je vais t'aider. On trouvera du temps pour ça. On va y aller doucement en commençant par des fleurs faciles puis petit à petit on dénichera des fleurs plus subtiles, plus inaccessibles...

Il prononça ces derniers mots en plissant les yeux avec un air mystérieux. Giambattista le remercia à mi-voix et tourna vivement les talons. Marco les regardait, songeur.

- Y sont donc ben beaux à voir... J'pourrai écrire une sonate sur eux.

Il prit sa balalaïka adossée à son siège et joua un air joyeux ; certains initièrent une ronde autour de la haute cheminée de la Sucrerie. C'est Olga qui leur avait enseignés la « hora » ou ronde traditionnelle des fêtes roumaines et moldaves. C'était devenu la chorégraphie de base des résidents, leur signe de ralliement d'allégresse. Olga affichait un sourire radieux : la « hora » procure un sentiment de pérennité ! Elle et Tania lançaient des youyous. Le groupe en osmose dansa jusqu'à l'essoufflement. On fit une révérence avant de se séparer. Olga prit un verre de vin, s'assit et se

questionna. Que d'émotions ces derniers jours : l'absence d'Ignacio et la proposition d'Esfandiar...

Olga s'éclipa sur le toit-terrasse. Elle s'allongea sur une chaise longue pour observer les étoiles filantes. Ignacio et Esfandiar lui manquaient. Ignacio, la relation amicale fusionnelle. Mais, une fois rentrés chez eux, comment auraient-ils entretenu cette relation ? Des milliers de kilomètres les séparaient. Olga avait l'habitude de ces éloignements ; elle avait vécu dans plusieurs villes, avait quitté ces villes, y avaient laissé des amis. Un déchirement à chaque fois... Ignacio et Olga vivant au même endroit auraient fait la paire ! C'était certain ! Esfandiar. Elle ne pouvait définir ses sentiments à son égard. Elle avait refusé son invitation mais avait spontanément ajouté « Ça m'aurait fait plaisir sinon » ... Sinon quoi au juste ? Si elle n'avait pas souhaité être seule ? Elle aimait sa compagnie, ils s'apaisaient mutuellement. Mais une relation amoureuse avec lui ? Elle le croyait plus âgé et marié. Il fallait croire qu'il ne l'était pas, Esfandiar n'étant pas le genre à tromper sa femme et à multiplier les conquêtes ! Pourquoi ne pas accepter alors ? Il ne l'attirait pas car elle le croyait marié. Un homme pris était pour Olga intouchable, même en son for intérieur. La jeune femme avait cherché sur Internet, le réalisateur Esfandiar A.

avait-il une épouse ? Google et consorts lui avaient répondu : non, apparemment pas. Esfandiar célibataire, ça changeait tout ! Forte de cette information, elle devait le revoir pour s'assurer d'une attirance. Si c'était le cas, elle accepterait de prendre un verre avec lui. Une étoile fila, confirma ses pensées. Elle descendit à la hâte, les derniers bambocheurs refaisaient le monde dans le jardin, verre à la main. Léandre, un peu saoul, entreprit de grimper sur la table de jardin pour porter un toast, il manqua de tomber. Aristide le rattrapa de justesse mais il perdit l'équilibre et les deux hommes s'écroulèrent sur le sol. Tout le monde éclata de rire. Stanislav se jeta sur eux, suivie par d'autres artistes éméchés. Olga s'élança sur le tas informe.

La mesure d'expulsion d'Esfandiar avait donné à Olga du fil à retordre. Ses recherches avaient abouti à cette découverte : l'administration avait commis une erreur, confondant Esfandiar avec un de ses compatriotes qui portait le même prénom que lui (et dont le nom était similaire au sien phonétiquement). Cet homme avait commis des forfaits au Québec et une mesure d'expulsion avait été prise à son égard rendant invalide son visa de séjour. Cependant, c'est à Esfandiar que l'on signifia cette mauvaise nouvelle. La police criminelle avait communiqué avec le

service d'immigration qui se trompa de dossier à cause de la ressemblance des noms. Le pauvre Esfandiar avait été victime d'un malentendu. Olga avait réuni des preuves, elle se rendit au service d'immigration pour expliquer aux agents la méprise et les convaincre d'autoriser Esfandiar de terminer son séjour légalement. C'est une Olga fermement décidée à régler la situation qui pénétra dans l'administration canadienne. De prime abord, l'agent se demanda qui pouvait bien être cette jeune fille. Elle expliqua avec justesse l'erreur produite dans le dossier de l'iranien si bien que l'agent la prit pour une avocate. L'iranien avait choisi une juriste brillante et consciencieuse (mais drôlement jeune)! Olga sortit du bureau, soulagée. Elle s'était acquittée de sa mission, il ne restait plus qu'à attendre le résultat. Elle rentra à pied, longeant la rue Notre-Dame. Elle inspira profondément l'air pollué. Au loin le fleuve était surplombé de nuages roses et bleus, ces deux couleurs s'entrelaçant dans un ciel tourmenté. Elle s'arrêta, contempla ces nuances pastel passionnées ; son cœur subissait le même sort, il s'enveloppait peu à peu de teintes tendres.

Le lendemain, Olga, Stanislav et Léandre se rendirent au café. Le duo avait besoin de conseils concernant le personnage féminin et nihiliste du roman qu'ils adaptaient.

Olga ayant rédigé un mémoire sur le nihilisme, leur prodiguerait des recommandations avisées à ce sujet. Ils s'installèrent, Bip Bip se ramena avec les cartes, visage fermé. Il salua brièvement les trois artistes, fila en courant vers l'intérieur du café.

- Bip Bip ! railla Stanislav, imitant le véloce oiseau du dessin animé.

- Tiens, on dirait qu'il a appris à dire « bonjour » ! ajouta Léandre, ce garçon est comme dénué de vie, comme s'il évoluait tel un spectre, sans âme, sans émotion. Même un panneau de signalisation semble plus vivant...

Olga objecta :

- Vous êtes durs ! Le pauvre garçon ne doit pas l'avoir facile ! Peut-être est-il ébranlé par quelque malheur ? Mais il va nous inspirer sur le thème du jour, la mélomanie, passion du noir !

Bip Bip était toujours vêtu de noir. Son visage demeurait impassible, n'affichant aucune expression. Seuls ses yeux laissaient furtivement paraître des émotions. Olga se figurait la vie du jeune serveur : un demandeur d'asile en phase d'intégration dans son pays d'accueil ; les premiers

mois étaient éprouvants, le jeune homme traversait une période de désarroi, éloigné de sa terre, sa famille, seul dans un pays où il devait se faire une place. Il avait connu des moments de doutes, de douleurs, des difficultés presque insurmontables. Il en sortait non pas grandi mais réduit à l'état d'être mort-vivant, accomplissant machinalement les gestes quotidiens. Cette vie fictive lui seyait à merveille ! Un garçon si jeune et si plein de néant !

En fin d'après-midi, une tempête éclata. Les artistes réunis dans le salon, contemplèrent le spectacle par la baie vitrée : de violentes bourrasques, des éclairs multicolores zébrant le ciel, une pluie torrentielle. Pauvre Esfandiar ! Ils l'avaient prévenu la veille : pourvu qu'il prenne ses précautions !

- Il ne fait pas un temps à mettre un chien dehors mais un Esfandiar oui... remarqua Tania.

Elle tournait les pages d'un livre sur la peinture florale québécoise et donnait des directives à Giambattista :

- Giamba ! Fratello mio⁴⁹ ! Regarde ces fleurs, c'est magnifique ! Il faut que tu en fasses des similaires pour l'une

⁴⁹ Mon frère.

des robes de bal ! C'est flottant, c'est vaporeux, c'est fait pour une robe de bal !

Ou :

- Giambaaaaa ! Mamma mia ! Ce tableau ressemble à un dessin de livre d'enfant ! J'adooooore ! Tu devrais t'en inspirer, je ne sais pas pour quelle pièce... Oh mais j'y suis ! Pour un chemisier ! Ça sera parfait !

Et encore :

- Giamba ! Ça c'est tellement délicat !!! Il faudrait peindre des fleurs raffinées comme ça pour une paire de chaussures.

Un Giamba à cran finit par se lever en pestant :

- Sorella mia, sei ossessiva⁵⁰ ... Entre les citrons et les fleurs, divento pazzo⁵¹ !

Tania haussa les épaules sans lever l'ouvrage des yeux. Aristide regarda Giambattista quitter le salon avec les yeux brillants. Olga, mutique, tremblait pour le réalisateur. Malheureux Esfandiar sous ce temps apocalyptique ! Elle tortillait nerveusement ses mains, ne tenait pas en place. Elle

⁵⁰ Ma sœur, tu es obsessionnelle.

⁵¹ Je deviens fou.

allait et venait, de la fenêtre au divan puis du divan à la fenêtre toutes les cinq minutes. Elle regardait anxieusement à l'extérieur et tressaillait à chaque coup de tonnerre.

La tempête se calma après le souper. Les résidents prirent congé les uns des autres pour rejoindre leurs appartements. Olga avait été à deux doigts de se rendre à la Segreta Spiaggia. Stanislav l'avait rassurée : on avait avisé le réalisateur qui avait pris les mesures nécessaires pour se protéger. La jeune femme monta dans sa chambre, s'allongea dans son lit, prit un livre. Elle le délaissa vite, déconcentrée. Elle ne trouva pas le sommeil. Elle demeurait inquiète, un sombre pressentiment la taraudait.

On avait dit à Esfandiar qu'une tempête surviendrait dans la soirée, or elle commença en fin d'après-midi. Des nuages noirs s'amoncelaient dans le lointain. Cela n'inquiéta pas Esfandiar qui sortait de l'eau. Il se séchait sans se hâter. Les nuages se rapprochèrent avec célérité et la pluie se mit à tomber. Il s'empressa de retourner vers le campement. Quand il arriva à la tente, trempé jusqu'aux os, il perdit son sang-froid, il n'en pouvait plus ! Il sanglota nerveusement, la fureur étreignant son cœur meurtri. Il se déshabilla sous la pluie battante et hurla, montrant ses poings serrés au ciel, les yeux révulsés devant le sort qui lui était réservé. Il était

fatigué, le confort lui manquait, la tendresse aussi ; il ne voulait plus rester sur l'île, il ne voulait pas rentrer en Iran non plus. Il voulait son visa pour rester au Canada et en même temps, qu'est-ce que ça pouvait faire ? Olga l'avait rejeté. Il s'en fichait maintenant, il pouvait bien repartir... La rage contre le fatum s'était emparée d'Esfandiar. Les gouttes pénétraient sa peau glacée, cette pluie inéluctable, gênante, pas une pluie rassurante, purifiante... Au contraire, elle emprisonnait de ses barreaux transparents et oppressants. Esfandiar se saisit d'un bâton et traça au sol les lettres RAIN, puis IRAN, il les barra d'un coup sec, jeta le bout de bois avec violence. Il s'assit dans la boue et pleura à chaudes larmes.

Une fois calmé il entra dans la tente. Épuisé il se coucha et s'endormit. Il fit un rêve singulier : il était dans une petite felouque ; dans le ciel lactescent, pas ombre du soleil, où se trouvait-il ? Non loin de l'embarcation se trouvaient des îles boisées. Esfandiar se réjouissait d'être dans un songe paisible. « Mon quotidien est pareillement calme puisque je suis assigné à résidence dans mon île déserte ! ». Il était en train de penser à la réalité dans un rêve ! Satanée réalité ! Elle ne le lâchait pas, même dans les tréfonds de son inconscient. Soudain la felouque partit à la dérive, un puissant vent dans

ses voiles ; Esfandiar n'avait aucun contrôle sur le frêle esquif. Il finit par s'immobiliser au milieu du fleuve. Esfandiar ne vit plus que de l'eau à perte de vue, aucune terre en perspective. Il se retourna, vit dans le bateau une sinistre femme vêtue de noir, peau mate et cheveux blonds. Ses yeux fixes et transparents pétrifièrent le cœur d'Esfandiar. Il se réveilla en sursaut, trempé de sueur. Un mal de gorge carabiné le faisait souffrir, il ne pouvait déglutir sans grimacer de douleur. Des courbatures l'empêchaient de se mouvoir à son aise. Il s'assit péniblement sur sa couche et saisit la trousse de secours où il chercha un médicament. Il passa la nuit, éveillé, à se tordre dans son sac de couchage.

Mahmood visionnait le film, étudiant en détail les gestes du personnage quand il procède au sacrifice. Il avait peaufiné son propre scénario et sa mise en scène. Tout devait être absolument parfait. Mahmood regardait ce film pour la énième fois sur son ordinateur. Ce film qui avait à jamais changé sa vie, qui lui avait donné vie plutôt ! La relation unissant les deux personnages principaux est complexe, c'est de la passion déguisée en amitié, un amour dévorant. L'un des deux ne le comprend pas ou ne veut pas le reconnaître par pudeur. Mais l'autre ne le nie plus, depuis qu'il en a conscience, il est bouleversé. Cet amour, les mœurs et la loi l'interdisent. A quoi bon lutter ? Seule la mort mettra fin à cette erreur, conjurera ce sort diabolique. Il ne peut plus vivre ainsi. Il doit faire cesser

cela au plus vite. Il s'exécute sans émotion mais avec douceur dans un écrin de brume et d'eau. C'est son cadeau d'adieu à celui qu'il a tant aimé. Leur mort commune est un chef d'œuvre de morale. La vie ne peut tolérer des amours contre-nature. La violence justifiée par la raison. La justice privée pure et lisse. Mahmood aussi doit conjurer le sort. Il doit mourir car l'amour qu'il porte au créateur est contre-nature. Le réalisateur est à la fois créateur et destructeur de Mahmood, il lui a montré la voie et il va le faire périr. Tout n'est que paradoxe dans ce scénario, mais il fallait bien justifier la mort de celui qui l'a éveillé à la vie. C'est tout l'argument de ce film réel.

Chapitre 8

Le lendemain, Giambattista et Tania portèrent à Esfandiar ses vivres. Ils parlaient encore de fleurs (Tania parlait de fleurs) quand ils accostèrent. Ils ne virent pas leur ami dehors comme d'habitude. Ils l'appelèrent et entendirent une voix faible à l'intérieur de la tente. Tania fit glisser la fermeture éclair et découvrit Esfandiar pâle, tremblant et toussant comme un phthisique. La jeune femme voulut appeler les secours. Le réalisateur refusa catégoriquement arguant que ça lui arrivait souvent, ces rhumes aux symptômes exacerbés qui guérissaient sans laisser de séquelles. Tania avait étudié la médecine avant de devenir styliste mais n'avait aucun moyen d'exercer un art pas pratiqué depuis des lustres. Elle appela Aristide à la rescousse. Il connaissait les propriétés des plantes, était capable de soigner certaines pathologies et d'atténuer la douleur. Quand Aristide arriva sur l'île et dit à Tania que la vie s'acharnait sur le pauvre réalisateur, elle commenta :

- Elle est pugnace cette garce !

Tania resta auprès d'Esfandiar pour prendre soin de lui. Si son état ne s'améliorait pas d'ici deux jours, on le ramènerait sur la terre ferme contre son avis. On ne dit rien à Olga pour ne pas l'alarmer ; son attachement à Esfandiar n'avait échappé à personne. Il fallut expliquer l'absence de Tania. Giambattista fit savoir que son amie avait pris le train pour New York : une affaire urgente en rapport avec sa maison de couture...

Aristide soulagea le mal d'Esfandiar avec ses potions. Tania le veillait jour et nuit, l'obligeant à prendre ses remèdes et à manger suffisamment. Elle passait le reste de son temps à dessiner et à lire l'encyclopédie de la flore. Esfandiar écoutait Tania avoir des idées :

- Mais comment n'y ai-je pas pensé avant ? Un frangipanier ! J'avoue que je bloque un peu sur les costumes ! Mais ça va être parfait ! Je vais demander à Giamba de peindre un bouquet de fleurs de frangipanier qu'on mettra à la boutonnière d'un costume sombre, ça va être stupendissimo⁵² !

La jeune femme exultait :

⁵² Magnifique.

- Ah Esfandiar on va t'habiller pour ta prochaine cérémonie de remise de récompense ! Tu présenteras le costume en avant-première ! Tu as intérêt à gagner un prix !

Elle éclata de rire. Esfandiar, le pouce en l'air, sourit faiblement.

Deux jours plus tard, quand Aristide débarqua sur l'île, il était presque guéri mais encore faiblard. Les soins prodigués l'avaient soulagé. Tania s'exclama :

- Une équipe de choc ! On est venu à bout de cette saloperie en deux-deux.

Elle décida de rester, Esfandiar pouvait encore rechuter. Aristide les quitta pour rejoindre la Segreta Spiaggia. Il allait dispenser la leçon de botanique promise à Giambattista. Esfandiar resté seul avec Tania, émit le souhait de faire une promenade.

Olga, cherchait les coordonnées de l'éditeur d'Ignacio sur Internet, en vain. Elle avait beau taper son nom, rien n'apparaissait. Elle relut : Edial A. SRUOCES. Pourquoi ne le trouvait-elle nulle part ? Cet éditeur était pourtant renommé au Portugal ! Elle descendit chercher le courrier, agacée : Bon sang ! Pourquoi cet éditeur était absent

d'Internet ? Et impossible de trouver les coordonnées d'Ignacio non plus... Quelle déveine ! Elle trouva dans la boîte une missive provenant du service de l'immigration. Fébrile, elle décacheta la lettre et lut que Monsieur Esfandiar A. ne faisait plus l'objet d'une mesure d'expulsion « toutes nos excuses pour les désagréments occasionnés... ». Son visa demeurait donc valide. Elle monta sur son vélo et partit à la Segreta Spiaggia comme une fusée. La recherche de l'éditeur et les mots de la lettre défilaient dans sa tête : Edial A. SRUOCES, visa, Esfandiar A., Citoyenneté et Immigration Canada, CIC, CIC ??! Elle freina, manquant de basculer sur la chaussée. Edial A. SRUOCES : A l'aide, SECOURS ! Un anacyclique ! Pourquoi n'y avait-elle pas pensé avant ? Elle se retourna ; un revolver la menaçait.

Voilà, le moment était arrivé ! Enfin ! Mahmood s'était dignement préparé, prenant les bains rituels, récitant diverses formules. Il avait planté la caméra sur sa tête et enfourché son scooter, muni de tout le nécessaire. Il prit la route de l'île où se trouvait la cible. Aujourd'hui, si ses calculs étaient bons, des artistes lui rendraient visite ; il en profiterait pour s'incruster sur le bateau. Avant de partir, il avait donné à l'handicapé un puissant somnifère et avait laissé ouverte la porte de la salle de bain pour qu'il s'enfuie. Il ne s'éveillerait pas avant le lendemain voire le surlendemain vu la dose ingérée. Sur la table de la cuisine, il avait déposé

une longue lettre d'explication. Le monde entier saurait ! Finalement, l'handicapé servirait à quelque chose, il ferait passer le message ! Mahmood sur la piste cyclable tomba sur la fille qui venait tout le temps au salon de thé. Elle était arrêtée au milieu de la piste. Elle tombait bien celle-là ! Elle le mènerait à la cible. Il dégaina son arme.

Marco avait pris une après-midi de congé. Il pédala en chantonnant et atteint la Segreta Spiaggia : la verdure, les cerfs-volants, le marchand de glace, le fleuve. Il s'arrêta et admira cette vue, promesse de joie, le paradis des artistes. Il fila sur le chemin de gravier vers un coin tranquille. Il aperçut alors Inke l'architecte. Il freina près d'elle :

-Eille ! Salut toé ! Tu t'souviens de moé ?

Inke lui répondit dans un québécois impeccable :

- Ouin, Marco l'musicien ! J'ai dû être ben tannante avec toé et mes affaires de bâtiments⁵³ !

- C'est ben correc' ! Kossé tu fous par icitte⁵⁴ ?

Inke lui expliqua qu'elle se rendait à un party clandestin sur la plage.

⁵³ « Oui, Marco le musicien ! J'ai dû être relou avec mes histoires de bâtiments ! »

⁵⁴ « C'est bon ! Ça va ! Que fais-tu là ? »

- On va danser, boire pis toute. Pis y aura un dj à souér ! Rejoins-moi si ça t'tente !

Marco n'avait jamais entendu une étrangère maîtriser aussi bien sa langue. Et elle était autrichienne, même pas francophone ! Il était impressionné. La jeune femme, robe moulante, mules à talons hauts, cheveux au vent, lui fit un clin d'œil et continua sa route. Marco se crût à Positano, une belle italienne l'avait alpagué, mais dans sa langue maternelle ! Oui, c'était bien le paradis...

Il nagea puis s'assit sur les rochers, décidé à se rendre à la fête. Marco ne serait pas contre une folie ce soir. Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas flirté ; Inke la madone lui avait tapé dans l'œil... Il se sentait tout chose. Marco resta encore seul. Le calme avant la tempête, avant les hanches girondes d'Inke l'entraînant dans le tumulte de la volupté ! Il balançait mollement ses jambes dans l'eau. Esfandiar en face entendrait-il la fête ? Pauvre lui ! Il devait en avoir marre d'être isolé, vivement son retour à la Sucrierie ! Marco se souvint d'une conversation : Esfandiar parlant de l'Île des morts d'un certain Böcklin. Marco ne connaissait ni l'œuvre ni le peintre. Il tapa son nom sur son téléphone et le tableau apparut. Mmmm ça lui disait quelque chose en fait. Esfandiar s'y trouvait à présent sur l'île. Esfandiar dans une

peinture, Esfandiar absorbé par l'œuvre. L'esprit de Marco cristallisa cette image au son d'une symphonie palpitante : le réalisateur debout sur une vedette conduite par un colosse masqué d'une gueule de berger allemand, vêtu d'un slip argenté et d'une ceinture à clous. Esfandiar, soumis, portait une austère toge blanche. Avec une résignation dévote il se laissait guider vers son sort. Premier mouvement : clarinettes, violons, violoncelles, harpe et flûtes traversières jouaient un allegro. Un soleil éblouissant faisait resplendir l'île, la verdure luxuriante étincelait, de véritables bijoux végétaux ; des améthystes, des topazes, des agates, des opales, des lapis-lazuli, des pierres de lune florales. L'embarcation mauve nacrée filait sur l'eau miroitante. Charon, l'homme baraqué, la dirigeait d'un timon doré surmonté d'un diamant. La vedette atteignit le rivage de l'île des morts/Charron. Deuxième mouvement, le rythme s'accéléra, un allegretto : contrebasses, bassons, cors, hautbois, trompettes et timbales se mêlèrent à la partie. Charon prit la main d'Esfandiar, le fit descendre sur la plage. Les gemmes multicolores étaient les fleurs immenses de ces berges insulaires, une effusion de végétation à donner le tournis. Au milieu de ce chaos végétal Olga attendait, immobile. La musique ralentit, les violons seuls interprétaient une mélodie paisible. Olga, vêtue d'un bikini pailleté, plumes colorées sur la tête, accueillit avec

solennité le nouveau venu. Troisième mouvement : allegro con fuoco, la grosse caisse se joignit aux instruments qui s'emballèrent ! Une silhouette androgyne vêtue d'une burqa noire s'interposa entre Esfandiar et Olga. Elle frappa le réalisateur de la main, il s'effondra sur le sol ; l'orchestre s'emballait dans un déchaînement orgasmique. Marco se mit à écrire fébrilement sur son carnet tout en mimant un chef d'orchestre déchaîné. Cette transe quasi-mystique fit émerger de lui cette symphonie apothéotique. Sa songerie s'estompa. Il s'allongea, épuisé d'avoir composé si rapidement ce chef d'œuvre. Il ne vit pas la barque d'Auguste : Olga n'y était pas seule ; une silhouette noire l'accompagnait. Le nocher inconnu guidait la barque tel Charon sur le Styx.

Cet après-midi Léandre pâtissait avec Auguste. L'acteur apprenait les bases pour impressionner ses futures conquêtes. Cet après-midi, tartes aux bleuets⁵⁵ ! Ça changerait du citron, tout le monde en avait marre ! Stanislav fut invité à participer à l'atelier pâtisserie mais il refusa poliment.

Installé dans le salon, le russe était sur le point de visionner un film d'Esfandiar. Stanislav avait déjà vu deux de ses films et aimait l'atmosphère feutrée de ses œuvres. L'écrivain avait fait quelques recherches. Le film du jour était

⁵⁵ Myrtilles

sorti après de douloureuses ruptures. Esfandiar avait enchaîné les relations calamiteuses. Il s'agissait de ce que Stanislav avait appelé « les trois amours malheureux d'Esfandiar ». Stanislav n'avait pas trouvé toutes les informations à ce sujet ; le réalisateur, extrêmement réservé sur sa vie privée, n'en parlait jamais. Nous vous contons ici la version détaillée, celle qu'Esfandiar gardait pour lui.

Durant la vingtaine, le réalisateur obnubilé par son travail, n'eut que des relations sans lendemain. Pas le temps pour l'amour ! À trente ans, sa carrière connut un creux, il soufflait un peu. Il rencontra une fille dont il s'éprit. Cette jeune femme, encore étudiante, effectuait un stage chez l'avocat d'Esfandiar. Ils se croisèrent dans un café et Esfandiar se dit : « Pourquoi pas ? ». Ils s'entendaient bien et avaient de nombreux points communs. Esfandiar se sentait un petit peu amoureux. Cependant le réalisateur s'aperçut que la jeune femme avait une addiction aux conséquences néfastes ; elle buvait tous les jours le vin maison de ses grands-parents, cela la rendant agressive. Elle répondait durement à Esfandiar, adorable et aux petits soins avec elle. Aucune raison valable ne justifiait ce ton belliqueux. Face à la consternation d'Esfandiar elle décida de renoncer à sa manie. Cela dura une semaine. Elle recommença de plus belle,

redevint hargneuse. Un jour elle frappa sans raison le pauvre réalisateur. Esfandiar, meurtri, dût mettre fin à la relation.

La seconde histoire débuta quelques mois après. Esfandiar effectuait des recherches pour un film. Il fréquentait un conservatoire de musique ; le héros de son prochain film serait musicien. Il y rencontra une jeune soprano qui donnait des cours de chant en parallèle de sa carrière. Ils devinrent amants. Ils passaient beaucoup de temps ensemble. Esfandiar se réjouissait d'avoir rencontré une personne avec qui il ferait un bout de chemin. La jeune femme, qui excellait dans son art, était aimable, aimante et fantasque, parfois trop. Elle était très attachée à son métier, indissociable de son être. Quand elle répétait un opéra dramatique, cela la plongeait dans une mélancolie extrême. Après avoir étudié et travaillé en Europe, elle était revenue en Iran faute de papiers. Elle devait régulièrement se justifier auprès des instances gouvernementales et ne devait pas aller à l'encontre de leurs sévères directives. Ils considéraient la jeune femme, à cause de sa profession, comme le suppôt de Satan. Après deux mois d'une histoire sans nuages, la jeune femme semblait à Esfandiar changeante, parfois absente. Elle regardait dans le vide sans l'écouter, ne disait mot. Un jour il n'eut plus de nouvelles, elle ne répondait ni à ses appels ni à

ses messages. Mort d'inquiétude, il appela ses parents : elle avait été internée dans un hôpital psychiatrique. La jeune femme avait une maladie mentale et prenait des médicaments ; elle avait cessé son traitement quand avait débuté son histoire avec le réalisateur, pensant que l'amour la guérirait. Elle avait tenté de se noyer dans la piscine de ses parents. Esfandiar se rendit à son chevet, la jeune femme lui tint des propos pour le moins incohérents, ne le reconnut pas ; les médecins lui expliquèrent que la crise nerveuse et l'accident avaient provoqué une forme d'amnésie. Elle ne cessait de clamer qu'elle était une meurtrière et qu'il fallait qu'elle meure pour expier son crime. Elle se prenait pour Morgiane, l'esclave d'Ali Baba ; avant sa tentative de suicide elle préparait ce rôle dans l'opéra de Luigi Cherubini pour une production édulcorée présentée en Iran.

La troisième et dernière histoire s'acheva comme suit : Esfandiar avait rencontré une charmante joueuse de violon. Par une orageuse soirée d'été Esfandiar cuisinait pour sa compagne quand il reçut un coup de fil de celle-ci. Il décrocha, coinça l'appareil entre son oreille et son épaule, continua à découper la viande.

- Je ne viendrai pas ce soir ! dit-elle, évasive.

Esfandiar regarda avec déception le couteau affûté.
Ses sourcils se rapprochèrent, la tristesse l'envahit.

- Je ne viendrai plus du tout d'ailleurs. Je suis désolée,
j'espère que tu ne m'en voudras pas trop...

Elle raccrocha sans cérémonie. Il comprit vite. Par son entremise, la jeune violoniste avait fait la rencontre d'un grand producteur de musique. Ce dernier avait signé un contrat avec elle la semaine passée. Elle ne s'en était pas vantée, Esfandiar l'avait appris par le producteur, son ami. Il avait trouvé la jeune musicienne brillante et voulait l'aider à percer. Elle avait fréquenté Esfandiar dans ce but. Esfandiar, dépité, ne se mit pas en colère. Il resta debout, le couteau à la main, accablé. Il fit malencontreusement tomber l'ustensile sur son pied, qui trancha l'artère dorsale. Il fut emmené à l'hôpital et de justesse, ne perdit pas l'usage de son membre. Il décida de mettre un terme à sa vie amoureuse. Puisque la vie s'acharnait à faire capoter ses histoires, peut-être lui fallait-il demeurer seul. Plus d'amour, plus de mensonges, plus de trahisons, plus de déceptions. Il écrivit le scénario d'un film-catharsis. Ce film thérapeutique lui permit d'oublier ses déboires amoureux. Il se jeta à corps perdu dans le travail et afficha un air affligé, trace indélébile de son infortune. Esfandiar n'avait confié cela à personne à la résidence. Il

gardait sa « tragédie moderne » pour lui. Sa famille et ses amis lui martelaient : « Ne t'arrête pas à ces déceptions, il y a plein de perles dans l'océan ! Tu es seul depuis si longtemps, tu es déjà vieux garçon ! ». Mais Esfandiar, têtu, fit de son travail son seul et unique amour.

Le film que regardait Stanislav, « Un pied dans le lac », était le fameux film post-rupture. Cela parle d'un homme, Mahmood, qui suite à un grave accident au pied, apaise ses insoutenables douleurs par la drogue. La consommation de ces substances déclenche chez lui des symptômes psychotiques. Mahmood fréquente peu de gens, il n'a qu'un seul ami qu'il connaît depuis l'enfance. Ce dernier, très sociable, marié et père de famille, éprouve beaucoup d'affection pour Mahmood mais se sent de plus en plus mal à l'aise en sa présence. Il continue pourtant de le voir au nom de leur camaraderie. Mahmood éprouve pour cet ami des sentiments forts et ambivalents. Il n'assume pas ces sentiments et décide sur un coup de tête de le tuer avant de se suicider. Il emmène son meilleur ami sur un lac dans une barque, lui coupe l'artère dorsale du pied droit et le plonge dans l'eau puis met fin à ses jours de la même manière.

Stanislav éteignit la télévision du salon, se leva ; un glapissement résonna dans l'entrée. Il s'y dirigea et fut aussitôt rejoint par Auguste et Léandre, alertés par la lamentation. Ignacio, amaigri et livide, se tenait dans l'embrasure, une lettre à la main :

- V...i...te... D...d...d...danger !

Il bégayait et ne pouvait se faire comprendre.

- Biiiiip...Biiiiip, ânonna-t-il.

Ses trois amis lui prirent la lettre des mains, la lurent puis se lancèrent vers la voiture d'Auguste. On ne prit pas le temps d'éteindre l'auto-radio, plein de tounes⁵⁶ « feel good » (Marco avait donné à Auguste un CD de son cru, mélange d'artistes variés : des Trois Accords⁵⁷ à Santana en passant par Lady Gaga et Vivaldi).

Enfin, la fille l'avait mené près de la cible ! Ils l'avaient trouvée en compagnie d'une autre fille habillée comme pour Carnaval. Voilà qui faisait son affaire ! Il n'aurait même pas à traîner la barque lui-même. Il ordonna aux filles de prendre le bateau et de se rendre de l'autre côté de l'île. Pendant ce temps, il serrait la cible dans ses bras. Dès qu'il l'attrapa,

⁵⁶ Mot québécois signifiant « chanson ».

⁵⁷ Groupe de pop rock humoristique québécois.

menaçant les autres de son arme, son cœur explosa. Ce qu'il ressentait était indescriptible, une vive brûlure intérieure. Qu'il était difficile de ne pas tout planter là, se dévêtir et déshabiller la cible, se coller à elle entièrement, de tout son être, de tout son corps.

Marco s'éveilla, il s'était assoupi un petit moment. Il se leva et partit vers la plage retrouver Inke.

Sur le fleuve, une vedette biplace occupée par Ignacio et Stanislav se pressait. Auguste et Léandre les suivaient sur un scooter des mers.

La leçon de botanique se déroulait sans encombre. Giambattista et Aristide déambulaient dans le parc attendant à la Segreta Spiaggia et dénichaient des fleurs. Ils s'arrêtaient et Aristide se lançait dans des explications scientifiques simplifiées. Il décrivait également la symbolique de chaque spécimen. Giambattista dessinait les modèles sur son carnet et prenait quelques notes : un élève studieux face à son professeur. Il hochait la tête, répétait des mots en français après Aristide : « Pétale... » « Suc... » ... Les deux hommes, suant sous le soleil cuisant, venaient de trouver un exemplaire rare de verveine. L'italien desserra le col de sa chemise et remarqua une tache verte sur son pantalon : Quelle idée de mettre un costume rose clair pour aller dans

les bois ? L'italien écouta Aristide palabrer sur la fleur et la reproduisit sur son carnet de croquis. Soudain, sans mot dire, Giambattista se leva, laissant choir carnet et stylo. Aristide, dos à lui, se retourna. Giambattista s'était planté devant lui, son visage à quelques centimètres du sien. Aristide sentit la main moite de Giambattista sur sa joue, ils se regardèrent. Aristide approcha ses lèvres de celles de l'italien et ils s'embrassèrent à en perdre haleine.

La fête clandestine débutait sur la plage de la baie. Des jeunes gens avaient installé tables de mixage et baffles. On se trémoussait sur de la musique abstraite et très bruyante. Bientôt une foule dense se déhancha sur la plage. Marco chercha Inke parmi les danseurs. Inke était en retrait, elle admirait le ciel ; des nuages menaçants s'accumulaient, annonciateurs de tempête.

- C'est donc ben cool que tu sois venu ! lança Inke.

Elle se leva et entraîna Marco dans la danse.

Ignacio avait appelé la police, l'avait prévenue de ce qui se tramait. Le bateau pneumatique de la police et la vedette d'Ignacio et Stanislav arrivèrent en même temps sur l'île. Le scooter d'Auguste et Léandre était sur le point

d'accoster. Une vague provoquée par la vedette qui les avait précédés fit chavirer l'engin et ses occupants. Auguste, pris de panique, fut incapable de regagner la rive. Léandre tenta de sauver son compagnon. Une péniche passait non loin de là et les marins repérèrent les deux hommes. Ils vinrent à leur rescousse.

Le ciel était de plus en plus hostile, une masse obscure envahissait l'horizon. Le calme régnait, le calme avant le déchaînement. Les artistes guidèrent la police vers la tente d'Esfandiar. L'escouade improvisée ne trouva personne à proximité du camp et fit une battue à travers la petite île.

Mahmood tenait sa cible, il ne la lâchait plus, la pressant fermement contre sa poitrine. Elle ne se débattait même pas, soumise. Il n'arrivait plus à parler : enfin, il la touchait, l'émotion le submergeait... Mais il devait à tout prix cacher sa faiblesse. Il demeura impassible et se contenta d'étreindre le créateur. Dans sa tête, des images éparses affluaient : kamasutra féroce, positions improbables, entailles sanglantes...

Bip Bip avait conduit Esfandiar, Olga et Tania de l'autre côté de l'île. Il avait fait traîner la barque par les deux jeunes femmes. Bip Bip, de marbre, ne disait rien, faisant comprendre par gestes comment procéder. Son regard en disait suffisamment long, on n'avait pas envie de le faire

attendre. Il tenait fermement Esfandiar par la taille. Une fois de l'autre côté, il assomma violemment Tania et Olga avec la crosse de son revolver. Esfandiar se dégagea de son étreinte pour se jeter sur ses amies en criant. Bip Bip lui planta son arme sur la tempe et le fit se relever. Les jeunes femmes restèrent sans vie sur la rive. Jamais même dans ses pires cauchemars Esfandiar n'avait vu aussi glacial regard.

Une fois arrivé à l'endroit propice, Mahmood assomma les deux filles ; il ne fallait surtout pas les tuer, rien n'aurait pu justifier leur mort, mais elles étaient gênantes, il fallait les immobiliser pour un moment. Mahmood alors, se retrouva en tête à tête avec celui qui l'avait créé, il ne put résister. Cet amour jamais satisfait, ce désir brûlant qui le consumait. Il lui frôla le visage puis s'en saisit à pleine main et lui baisa sauvagement les lèvres. Il se retira vite, conscient de la dérive. Non, il n'était pas là pour assouvir ses envies mais pour accomplir sa mission.

Bip Bip pointant toujours son arme sur le réalisateur lui caressa le visage. Sans crier gare il l'embrassa. Esfandiar eut un haut le cœur, dégoûté. Bip Bip lui ordonna de mettre à l'eau la barque puis le força à monter dedans et à s'y asseoir. Esfandiar ne put s'empêcher de tourner la tête vers Olga et sanglota, bouleversé.

- Olga, murmura-t-il... Tu vas me manquer...

Cela énerva Bip Bip qui le frappa brutalement à la tête. Il sortit de son sac à dos une corde et un grand couteau à la lame aiguisée. Esfandiar comprit d'instinct ce qu'il allait arriver. Il pensa avec ironie : « Ma vie s'inspire de mes films...Cela m'apprendra à avoir vécu pour le cinéma... ».

Mahmood vit le créateur couvrir son amie d'un regard énamouré. Le créateur avait donc une petite amie... Il ne pouvait le croire, lui qui le connaissait sur le bout des doigts, épiait sa vie, savait tout de lui. Où était le vieux garçon déçu par l'amour ? Célibataire depuis tant d'années ? Mahmood eut envie de tuer la fille, mais il se retint, non, pas dans ses plans. Il devait se concentrer sur la cible, le créateur. Furibond, il le cogna avant de sortir l'arme du crime. Il aurait dû n'aimer que lui !

Agenouillé dans le bateau, Bip Bip attacha les bras du réalisateur le long de son corps puis prit la caméra embarquée sur sa tête pour la placer sur la coque. Bip Bip se glissa derrière Esfandiar pour manœuvrer la barque. Le moteur vrombit et la frêle embarcation commença à progresser, Bip Bip maniait le gouvernail avec difficulté, maugréant. La pluie commença à tomber à petites gouttes. Résigné, Esfandiar repensa à son rêve, celui avec la huppe.

- Là où tout se finit, tout commence.

Elle avait dit vrai, tout allait se finir... Mais qu'est-ce qui allait commencer ? La vie après la mort, le néant. Le néant ne peut par essence pas commencer. Le moteur s'éteignit dans un bruit étouffé, la barque s'immobilisa. Bip Bip s'acharna à le faire redémarrer. Esfandiar l'entendait jurer en persan avec l'accent téhéranien, cet homme était donc un compatriote. Esfandiar se blâma d'avoir provoqué une telle passion. Ce film maintes fois récompensé, encensé par les critiques du monde entier, avait contribué à faire de lui un des réalisateurs les plus influents. Mais que ce film entraîna sa mort via un malade... Dans sa désolation il se réjouit : s'il suivait le scénario du film, le criminel se suiciderait après l'avoir précipité dans le fleuve. Il ne s'attaquerait donc plus à Olga et à Tania. Victimes d'une simple commotion, elles se relèveraient et s'élanceraient dans la vie. Sans lui... Le réalisateur pleurait à chaudes larmes pendant que Bip Bip s'obstinait à faire avancer la barque avec les rames, le moteur récalcitrant ayant rendu l'âme. La pluie s'intensifiait, de fortes bourrasques entravaient l'avancée du bateau. Esfandiar, affaibli par la maladie, manqua de perdre connaissance.

Mahmood se débattait avec le moteur qui ne marchait plus. En vain. Il n'y avait plus d'essence. Il se saisit des rames et fit avancer la

barque vers le large. Mais l'intempérie s'accroissait, rendant la progression pénible. Le vent impétueux les ferait chavirer à tout moment. Mahmood décida d'accomplir sa mission sans attendre. Il cessa de ramer et se saisit de son couteau de boucher. Le moment était venu... Le moment de grâce où le créateur et sa créature s'unissent dans la mort.

Soudain, la barque fit une embardée. Un claquement retentit, le corps de Bip Bip s'écroula sur Esfandiar. Il entendit au loin des clameurs puis s'évanouit.

Alors que l'averse s'abattait avec fougue sur le Saint Laurent, un hélicoptère de pompiers se posa sur l'île Charron, face à la plage. Les noceurs dansaient sous l'emprise d'alcool et de substances encore illicites au Canada. La tempête ne les dérangeait aucunement, l'eau excitant leurs peaux échauffées, se mélangeant au brouillard de fumée opaque sentant la moufette. Ils acclamèrent l'engin en s'agitant sur un remix discutable de « L'amour à la plage ». Des applaudissements et des hourras assourdissants résonnèrent sous la tempête. Inke et Marco n'avaient ni vu ni entendu l'hélicoptère. Ils échangeaient un premier baiser exquis. Aristide et Giambattista qui s'étaient joints au party, se dandinaient collé-serré. Le soleil apparut à travers le rideau diluvien ; un arc-en-ciel s'éleva sur l'île Charron.

Épilogue

Que s'était-il passé ?

Quand Olga freina brusquement, elle fut menacée par Mahmood/Bip Bip qui avait décidé de commettre son forfait ce jour-là. Avant de partir accomplir sa « mission », il avait administré au portugais un puissant somnifère devant l'assommer au moins douze heures. Il l'avait dilué dans un verre d'eau. Ignacio percevant l'excitation de son geôlier, comprit qu'il s'apprêtait à commettre son méfait ; il avait vu Mahmood menacer un portrait d'Esfandiar le soir de son enlèvement ; il se doutait des intentions du serveur. Il versa le verre d'eau dans son cou, feignant de boire puis de s'endormir. Mahmood avait laissé une lettre expliquant l'objet de sa mission et son déroulement, il précisa que tout serait filmé. Une fois sur l'île, Mahmood ordonna à Olga de l'amener à Esfandiar. Olga prit la route opposée au campement du réalisateur. Cependant Esfandiar et Tania s'étaient éloignés pour faire une balade. Olga et Mahmood tombèrent nez à nez sur eux. Esfandiar s'affola en voyant l'état d'Olga : elle avait été battue, le visage tuméfié, les bras

couverts de bleus. Mahmood menaça de tuer Olga afin de faire obéir Esfandiar et Tania.

Pendant ce temps à la résidence, Ignacio revenait dans un piteux état. Stanislav, Auguste, Léandre et lui filèrent à la Segreta Spiaggia. Ignacio profita du trajet pour appeler la police et leur lire la lettre laissée par Mahmood.

Stanislav et Ignacio arrivèrent en même temps que la police sur l'île. Ils leur indiquèrent le chemin du campement où il n'y avait personne. Quand ils arrivèrent sur l'autre rive, ils découvrirent Tania inerte sur le sol et virent la barque dériver sur le fleuve sous la pluie battante avec ses deux occupants. Une silhouette sortit de l'eau, Olga émergea telle une ondine, s'accrocha au bateau et assomma lestement Mahmood avec un bâton. Elle avait simulé l'évanouissement et attendu que la barque soit sur l'eau pour agir. La police aida la jeune femme à ramener l'embarcation sur la rive avec ses deux occupants.

Léandre sauvait Auguste à l'aide des marins de la péniche pendant que les autres assistaient à l'exécution avortée d'Esfandiar.

L'histoire de cette tentative de meurtre défraya la chronique, faisant les unes des journaux au Canada et en Europe. La raison de cet engouement n'était pas la renommée du réalisateur iranien mais l'identité du criminel et ses motifs.

Qui était Mahmood ? Quand les artistes surent sa véritable identité et son histoire, ils demeurèrent bouche bée. Mahmood était arrivé au Canada peu de temps avant Esfandiar. Venu d'Iran, il possédait un passeport américain, mais celui-ci était un faux. En réalité le jeune homme venait de beaucoup plus loin... Le garçon aux cheveux bruns et à la peau mate avait été créé de toute pièce. Il s'agissait en réalité d'une femme suédoise, Nadja.

Nadja s'était faite opérer en Iran pour donner vie à un personnage filmesque et réaliser son dessein : tuer l'homme qu'elle adulait. Devenir un homme pour incarner dans la réalité Mahmood, le héros du film d'Esfandiar « Un pied dans le lac ». En devenant un homme, elle justifiait son crime, leur amour impossible devenant interdit. Rendre cet amour « contre-nature » pour mieux tuer le créateur. Le droit iranien interdisait l'amour entre deux hommes. Il fallait suivre les règles, avec scrupule. Après avoir changé de sexe,

elle avait teint ses cheveux blonds en noir et avait pratiqué des UV à outrance pour brunir sa peau. Elle avait poussé le vice jusqu'aux implants noirs dans les yeux. Elle parlait le persan parfaitement et s'était convertie à l'islam. Elle était devenue Mahmood. Et Mahmood devait tuer son créateur Esfandiar A. en lui tranchant l'artère dorsale du pied dans un lac. Mahmood avait prévu de se donner la mort de la même manière. La caméra accrochée au bateau contenait le film réel inachevé. Les enquêteurs allaient s'en servir pour retracer le parcours de Mahmood/Nadja. La folie de cette jeune femme avait traumatisé à bien des égards les victimes directes ou indirectes de ses méfaits. Nadja/Mahmood fut incarcérée dans une prison haute sécurité.

Quinze jours plus tard

Les artistes étaient réunis dans le jardin. Auguste remis de sa noyade avait cuisiné un grand repas pour tout le monde, aidé de sa femme Béatrice et de Léandre.

Ignacio trinquait à son nouveau roman. Son éditeur l'avait tellement aimé qu'une juteuse avance fut proposée à l'écrivain. Ignacio avait écrit le début de l'histoire après son escapade avec Olga et la fin lui avait été servie sur un plateau d'argent. La séquestration l'avait inspiré. Son livre avait toujours pour héros l'employé de mairie. Devenu écrivain, cet homme gaffeur intègre une résidence d'artistes et devient malgré lui l'homme de la situation en sauvant des griffes d'un terrible assassin son collègue.

- Je n'ai aucun mérite, clama-t-il. L'histoire est largement inspirée de la nôtre.

- On va demander des royalties alors ! dit Aristide avec son sourire de « beau gosse ».

- Tu ne peux plus te passer de nous ! Tu es obligé de nous retrouver l'année prochaine ! Sinon pas de suite aux trépidantes aventures de ton héros ! observa Stasnislav.

Le téléphone d'Ignacio sonna. Il répondit, se décomposa puis balbutia :

- Oui... Oui... TABARNAK !!! D'accord... A bientôt... CÂLISS !!!!

L'appel terminé, Ignacio gardait le téléphone contre son oreille, éberlué.

- Que se passe-t-il ? hasarda Tania.

Ignacio balbutia :

- Mon livre va devenir... Bordel de couille !! Un film...

Une maison de production cinématographique avait contacté l'éditeur d'Ignacio pour obtenir des informations sur les protagonistes de la tuerie ratée (elle avait aussi contacté les agents de Giambattista et d'Aristide ainsi que la maison de couture de Tania) et souhaitait adapter l'œuvre tirée de l'affaire « Nadja - Mahmood » à l'écran. Ravi et ému Ignacio se mit à proférer toute une série de gros mots. Sa manière à lui d'exprimer son soulagement ! Il avait tellement craint d'être au chômage, délaissé par son éditeur.

Les artistes célébrèrent leur amitié, promirent de se retrouver l'année suivante.

Esfandiar, pâle et amaigri, souriait et on ne l'avait encore jamais vu sourire ainsi. Revenu à la résidence, il avait enlevé les vêtements informes et s'était rasé ; il avait rajeuni,

était pratiquement méconnaissable. Sa silhouette galbée, son visage affiné, en plus du sourire, en faisaient un être neuf, un nouvel habitant de la résidence. Il tenait la main d'Olga. Elle avait pris ce verre avec lui, un heureux dénouement en avait résulté. Esfandiar avait écourté son séjour à la Sucrierie pour passer la fin de l'été avec ses proches dans la villa italienne. Après avoir frôlé la mort, le travail n'était plus sa priorité ! Il achèverait son film plus tard. Esfandiar plus chanceux qu'avec le visa canadien venait d'obtenir le visa Schengen. Il quitterait la Sucrierie le lendemain.

Esfandiar se revit : arrivant avec sa valise débordante dans cet endroit hors du commun. Nostalgique de ses débuts ici, de sa vie d'immigré clandestin sur l'île. Il comprit que cette année avait été dramatique tout autant que charnière. Sa vie allait changer, radicalement.

Esfandiar serra plus fort la main d'Olga, but une gorgée d'asti et leva les yeux vers le ciel : il vit une huppe et songea : « Tout commence... ».